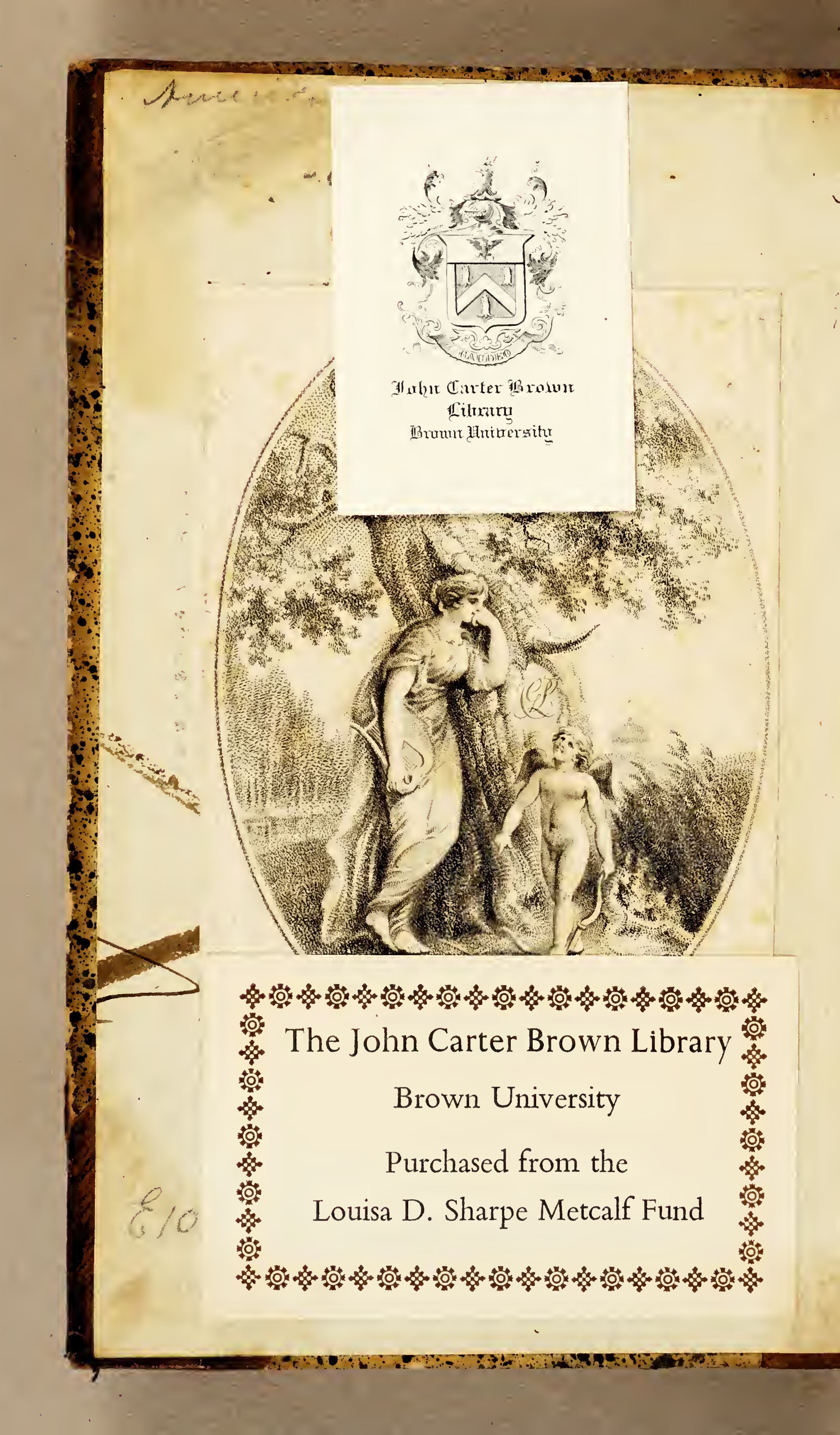




22 60

Sabin (63718) [illegible]
[illegible] 12mo.
[illegible] Ed.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

VOYAGES

D'UN

PHILOSOPHE.

VOYAGES
D'UN PHILOSOPHE,
OU
OBSERVATIONS

Sur les Mœurs & les Arts des Peuples de l'AFRIQUE, de l'ASIE & de l'AMÉRIQUE.

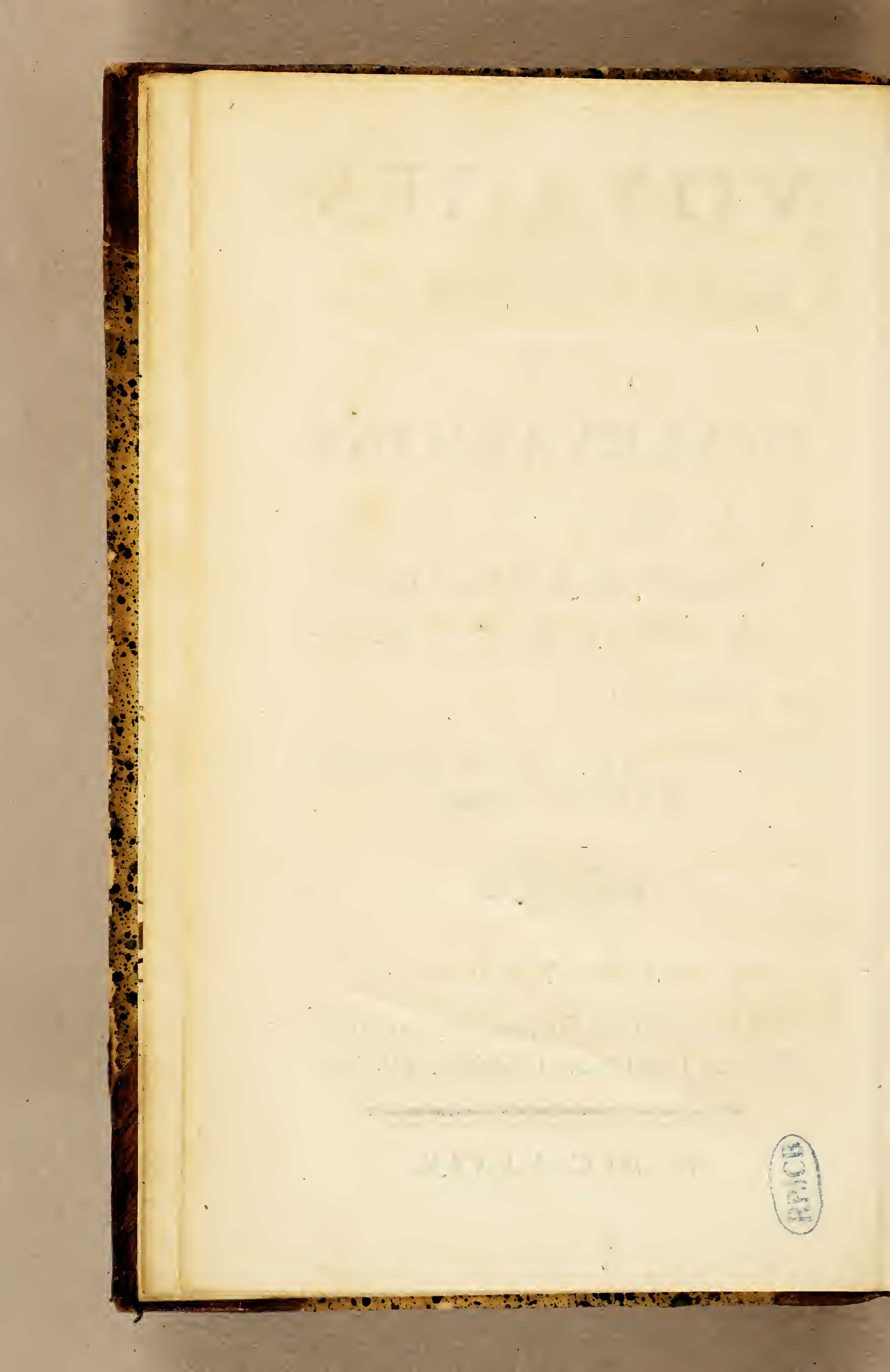
Par M. POYVRE, ancien Intendant de l'Isle de France.

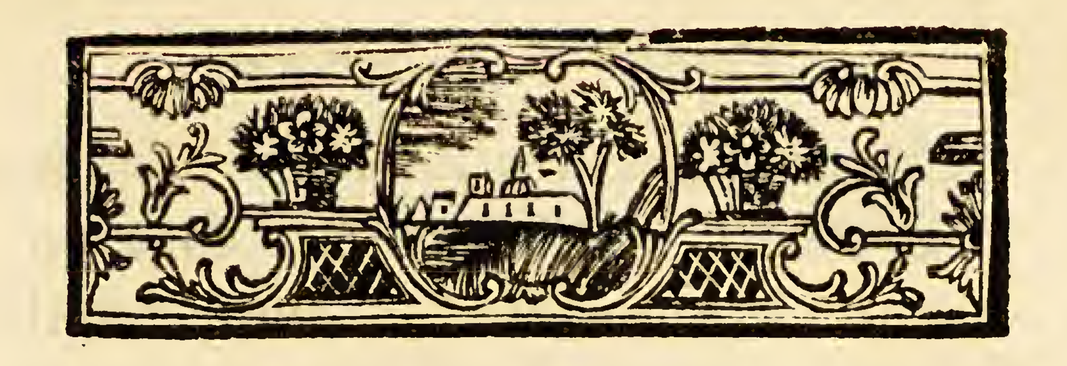


A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.





VOYAGES D'UN PHILOSOPHE,

OU

OBSERVATIONS

Sur les Mœurs & les Arts des Peuples de l'AFRIQUE, de l'ASIE & de l'AMÉRIQUE.



IL n'eſt point de nation, quelque barbare qu'elle ſoit, qui n'ait des arts qui lui ſoient particuliers. La diverſité des climats, en variant les beſoins des peuples, offre à leur induſtrie des pro-

ductions différentes fur lefquelles elle peut s'exercer. Chaque pays dans un certain éloignement a des fabriques qui lui font tellement propres, qu'elles ne fauroient être celles d'un autre pays; mais l'agriculture eft l'art de tous les hommes, fous quelque ciel qu'ils habitent; par-tout, d'une extrêmité de la terre à l'autre, on voit les peuples policés, & ceux qui font barbares, fe procurer au moins une partie de leur fubfiftance, par la culture de leurs champs : mais cet art univerfel n'eft pas également floriffant partout.

Il profpere chez les nations fages, qui favent l'honorer & l'encourager; il fe foutient foiblement chez les peuples à demi-policés, qui lui préferent les arts frivoles, ou qui étant affez éclairés pour fentir fon utilité, font encore trop efclaves des préjugés de leur ancienne barbarie, pour fe réfoudre à affranchir & à honorer ceux

qui l'exercent; il languit & on apperçoit à peine son influence chez les barbares qui le méprisent.

L'état de l'Agriculture a toujours été le premier objet de mes recherches, chez les différents peuples que j'ai vus dans le cours de mes voyages. Il n'est guere possible à un voyageur, qui souvent ne fait que passer dans un pays, d'y faire les remarques qui seroient nécessaires pour emporter une idée juste du gouvernement, de la police, & des mœurs de ses habitants. Dans ce cas, il n'est pas de moyen plus court pour se former d'abord une idée générale de la nation, chez laquelle on se trouve, que de jetter les yeux sur les marchés publics, & sur les campagnes. Si les marchés abondent en denrées, si les terres sont bien cultivées & couvertes de riches moissons, alors on peut en général être assuré que le pays où l'on se trouve est bien peuplé, que les habitants sont

policés & heureux, que leurs mœurs ſont douces, que leur gouvernement eſt conforme aux principes de la raiſon. On peut ſe dire à ſoi-même, je ſuis parmi des hommes.

Lorſqu'au contraire, j'ai abordé chez une nation qu'il falloit chercher au milieu des forêts, & au travers des ronces qui couvroient ſes terres; lorſqu'il me falloit faire pluſieurs lieues pour trouver un champ défriché, mais mal cultivé; lorſqu'enfin arrivé à quelque peuplade, je ne voyois dans le marché public, que quelques mauvaiſes racines; alors je ne doutois plus d'être chez un peuple malheureux, féroce ou eſclave. Il ne m'eſt jamais arrivé d'être dans le cas de réformer cette premiere idée, conçue à la ſeule inſpection de l'état de l'Agriculture chez les différentes nations que j'ai vues: les connoiſſances de détail qu'un ſéjour aſſez long m'a quelquefois permis d'acquérir chez elles,

m'ont toujours confirmé qu'un pays mal cultivé, eſt à coup ſûr habité par des hommes barbares ou opprimés, & que la population ne ſauroit y être conſidérable.

Vous verrez, Meſſieurs, par les recherches dont je vais vous rendre compte, que, chez tous les peuples, l'Agriculture dépend abſolument des loix, des mœurs, des préjugés établis. Je commence par quelques parties de l'Afrique.

Côtes occidentales d'Afrique.

Les Iſles & les terres occidentales de cette partie du monde que j'ai connues, ſont la plupart des terres en friche, habitées par des Negres malheureux. Ces hommes ſtupides, qui s'eſtiment eux-mêmes aſſez peu pour ſe vendre en détail les uns les autres, ne penſent guere à la culture de leurs terres. Contents de vivre au jour la

journée ſous un ciel qui donne peu de beſoins, ils ne cultivent que ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim ; ils ſement négligemment chaque année quelques maïs, très-peu de riz, & ils plantent en petite quantité différentes eſpeces de pommes de terre qui ne ſont pas de la nature des nôtres, mais dont la culture eſt la même ; nous les connoiſſons ſous le nom de *patates* & d'*inham*. En général, les récoltes de ce peuple ſont ſi chétives, que les navigateurs Européens, qui vont chez eux pour y acheter des hommes, ſont obligés d'apporter d'Europe ou d'Amérique les proviſions néceſſaires pour la nourriture des eſclaves qui doivent compoſer la cargaiſon de leurs vaiſſeaux.

Parmi ces Negres, ceux qui habitent aux environs des colonies Européennes, ſont un peu plus agriculteurs que les autres. Ils élevent des troupeaux, ils cultivent le riz en plus

grande quantité ; on trouve dans leurs jardins quelques légumes, dont les graines leur ont été apportées d'Europe ; mais tout ce qu'ils savent d'Agriculture, ils le tiennent des Européens établis chez eux ; leur expérience à cet égard est très-bornée, & je n'ai découvert dans leur industrie aucun procédé qui puisse éclairer la nôtre.

Depuis la riviere d'Angola, jusqu'au Cap-Negre, & delà, jusqu'aux approches du Cap de Bonne-Espérance, on ne voit que des terres arides & incultes ; les côtes sont nues, couvertes d'un sable stérile : il faut faire plusieurs lieues pour découvrir un palmier ou quelque verdure. La terre & le petit nombre de ses habitants paroissent frappés d'une malédiction commune. Toutes les informations que j'ai prises sur les lieux, des Missionnaires Italiens qui ont le zele admirable de parcourir l'intérieur de ces maudites

régions, m'ont appris que l'agriculture n'y étoit guere plus floriſſante que ſur les côtes, quoique la terre en beaucoup d'endroits y annonce la plus grande fertilité par ſes productions naturelles.

Cap de Bonne-Eſpérance.

Les terres du Cap de Bonne-Eſpérance étoient condamnées à la même ſtérilité, avant que les Hollandois en priſſent poſſeſſion; mais depuis leur établiſſement à cette pointe de l'Afrique, les terres y produiſent en abondance du froment & des grains de toute eſpece, des vins de différentes qualités, & une quantité conſidérable de fruits excellents raſſemblés des quatre parties du monde. On y voit de grands pâturages couverts de chevaux, de bœufs, & de bêtes à laine. Tous ces troupeaux réuſſiſſent parfaitement. L'abondance dont jouit cette colonie, comparée à la ſtérilité des Pays

immenſes qui l'environnent, prouve évidemment que la terre n'eſt avare que pour les tyrans & les eſclaves ; qu'elle prodigue des tréſors au-delà de toute eſpérance dès qu'elle eſt libre, remuée par des mains libres, & cultivée par des hommes intelligents, que des loix ſages & invariables protegent.

Une multitude de François, chaſſés de leur patrie par la révocation de l'Edit de Nantes, ont trouvé dans cette côte une véritable patrie, & dans cette nouvelle patrie, la ſûreté, la propriété, la liberté, ſeuls vrais fondements de l'Agriculture, ſeuls principes de l'abondance. Ils ont enrichi cette mere adoptive de leur induſtrie & du travail ineſtimable de leurs bras ; ils y ont fondé des peuplades conſidérables, dont quelques-unes ont tiré leur nom du Pays malheureux, mais toujours chéri, qui leur avoit refuſé le feu & l'eau. La peuplade de

la Petite-Rochelle, ſurpaſſe toutes les autres par l'induſtrie des Colons qui la compoſent, & par la richeſſe des terres qui en dépendent.

Les pâturages y ſont compoſés de différents *graments* naturels au Pays, & en partie des herbages qui forment nos prairies artificielles en Europe, telles que les trefles, la luzerne & le ſainfoin. Les plantes étrangeres, dont les ſemences ont été apportées dans le Pays par les Hollandois, y réuſſiſſent comme les plantes naturelles. Toutes ces graines ſont ſemées ſur un labour fait à la charrue; on ne coupe ces herbes que la premiere année; dès la ſeconde, on ouvre la prairie aux troupeaux qui y vivent à diſcrétion, & l'on n'a plus d'autre ſoin que de les raſſembler tous les ſoirs dans un parc fermé par des hautes & groſſes paliſſades, pour les garantir des tigres & des lions, dont le Pays ne manque pas.

Ces prairies ne font en général arrofées que par les pluies, quoi qu'on ait l'attention de les former dans le voifinage de quelque ruiffeau, où l'on pratique des abreuvoirs commodes. On eft très-exact à ménager dans tous ces pâturages des bofquets d'arbres, où les troupeaux puiffent trouver un abri contre les ardeurs du foleil, fur-tout dans les mois de Janvier, Février & Mars, qui font les plus chauds de l'année dans cette partie du monde.

Les terres à grains s'y labourent comme en Europe, quelquefois par des chevaux, plus fouvent par des bœufs; les Hollandois de cette Colonie ont l'induftrie de corriger la lenteur de ces derniers animaux, en les exerçant de bonne heure à un pas vif; & j'ai vu au Cap des charriots tirés par des attelages de dix & douze paires de bœufs, aller auffi vîte que s'ils avoient été traînés par de bons chevaux.

Les grains qui ſe ſement ordinairement dans les terres du Cap, ſont le froment, le bled de Turquie & le riz; il eſt ordinaire de voir ces grains rapporter 50 pour un. On y cultive beaucoup de plantes légumineuſes, tels ſont les pois, les feves & les harricots. Ces légumes ſervent aux approviſionnements des vaiſſeaux qui relâchent au Cap, en allant ou revenant des Indes Orientales.

Parmi ces légumes, il en eſt une eſpece qui eſt fort recherchée aux Indes, où l'on en tranſporte beaucoup. On l'y connoît ſous le nom de pois du Cap. C'eſt une phaſéole qui ne ſe rame point; ſon grain a la forme de notre harricot, mais plus large & plus applati; il a le goût de notre pois verd, & il conſerve long-temps ſa fraîcheur. J'en ai tenté cette année la culture, qui paroît réuſſir. Le climat du Cap de Bonne-Eſpérance paroît exiger, de la part du cultivateur, une

attention qui semble moins nécessaire dans ce Pays, & qui peut-être même seroit préjudiciable aux productions de nos terres.

Le Cap est, pendant la plus grande partie de l'année, exposé à des orages violents, qui soufflent ordinairement de la partie du Nord-Est. Ces vents sont si impétueux, qu'ils renverseroient toutes les plantes à grains, & abattroient les fruits de tous les arbres, si on ne leur apportoit une barriere pour garantir les récoltes. Le Colon Hollandois a imaginé de diviser les terres par petites portions, & de les entourer de hautes palissades de chênes ou de quelques autres arbres plantés près à près, comme pourroit l'être une charmille destinée à faire l'ornement d'un jardin. Ces palissades se taillent, en croissant, toutes les années; on les éleve à 25 ou 30 pieds de hauteur; de sorte que chaque champ séparé est fermé comme une chambre,

C'eſt par cette induſtrie, ſur-tout, que les Hollandois ſont parvenus à rendre leur colonie le grenier de tous leurs établiſſements aux Indes Orientales, & la meilleure relâche que les vaiſſeaux puiſſent faire pour rafraîchir & approviſionner les équipages.

Lorſque les Hollandois commencerent à former les vignobles de leur colonie, ils rechercherent avec ſoin des plants des cantons qui jouiſſoient de la plus grande réputation pour leurs vignes. Après bien des eſſais inutiles pour faire à l'extrêmité de l'Afrique des vins de Bourgogne, de Champagne & autres, ils ſe ſont arrêtés à cultiver les plants tranſportés d'Eſpagne, des iſles Canaries & du Levant, dont le climat eſt plus analogue à celui du Cap. Aujourd'hui les plants dominants dans leurs vignes ſont des plants de muſcat qui réuſſiſſent très-bien ; le muſcat rouge, ſurtout, cultivé dans un petit terroir nom-

mé *Constance*, y donne du vin délicieux; la Compagnie d'Hollande en arrête toutes les années la récolte qu'elle fait transporter en Europe, pour en faire des présents aux Souverains.

Les vignes du Cap se cultivent sans échalats; on leur fait le même labour que nous faisons aux nôtres. Elles sont entourées de différents arbres sur lesquels on appuye les ceps de gros muscats Espagnols, en forme d'espaliers fort élevés, qui servent d'abri au vignoble contre la violence des vents.

Le jardinage n'est pas plus négligé au Cap que les autres parties de l'Agriculture; on y trouve tous les légumes d'Europe, & les meilleurs de ceux qui sont particuliers aux autres parties du monde. Indépendamment des jardins des Colons, qui sont aussi-bien entretenus que dans aucune partie d'Europe, la Compagnie d'Hollande a fait former deux ou trois jardins

magnifiques, qu'elle entretient avec une dépenſe digne d'une Compagnie ſouveraine.

Quinze ou vingt Jardiniers Européens, dont l'habileté a été reconnue avant d'être embarqués, ſont chargés de la culture de chacun de ces vaſtes jardins, ſous la direction d'un Jardinier principal, dont la place eſt lucrative & honorable. C'eſt dans ces jardins publics que ſe font, aux fraix de la Compagnie, tous les eſſais de nouvelle culture. C'eſt-là que les particuliers trouvent gratuitement, avec les inſtructions néceſſaires, les graines & les plantes dont ils peuvent a v oirbeſoin.

Ces jardins fourniſſent dans la plus grande abondance, des herbages & des fruits de différentes eſpeces, aux équipages des vaiſſeaux de la Compagnie.

On y remarque avec admiration des emplacements conſidérables, conſacrés à la Botanique, dans leſquels on voit

placées dans le plus grand ordre, les plantes les plus utiles & les plus rares de toutes les parties du monde. Les voyageurs curieux ont la ſatisfaction d'y trouver des Jardiniers inſtruits, qui ſe font un plaiſirs de leur démontrer chaque plante.

Ces beaux jardins ſont terminés par de grands vergers où l'on trouve tous les fruits de l'Europe, ceux de l'Afrique & quelques-uns de l'Aſie. Rien n'eſt plus agréable que d'y voir à différentes expoſitions, même dans la même enceinte, le chataignier, le pommier & les autres arbres fruitiers des climats les plus froids, avec le muſcats des Indes, le camphrier de Bornéo, les palmiers & pluſieurs autres arbres de la Zone torride.

Madagaſcar.

En doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, on entre dans la mer des

Indes, & l'on trouve d'abord la grande isle de Madagascar. Nous ne connoissons encore que quelques parties de cette isle, quoique nous y ayons eu des établissements, & que nous la fréquentions depuis près d'un siecle. Les terres que nous y connoissons sont très-fertiles, & les habitants seroient bons agriculteurs, si leurs denrées avoient un débouché. Ils élevent des troupeaux nombreux de bœufs & de bêtes à laine. Les pâturages tels que la nature les a formés, sont excellents. On voit dans plusieurs cantons des défrichés immenses, couverts d'un gros *gramen* à large feuille, qui s'éleve à la hauteur de 5 à 6 pieds; les habitants le nomment *fatak*; il nourrit & engraisse parfaitement les bêtes à corne qui sont de la plus grande espece, & différentes des nôtres, en ce qu'elles portent une grosse loupe sur le col. Un autre petit gramen fin croît naturellement dans les sables sur le

bord de la mer, & fournit la nourriture aux bêtes à laine. Celles-ci sont de la même espece que celles de Barbarie, & différentes des nôtres, surtout par la grosseur monstrueuse de leur queue qui pese jusqu'à 6 à 8 livres.

Les Madecasses ou Malegaches, (c'est le nom des habitants de cette isle) ne cultivent guere d'autres grains que le riz. Ils le sement au commencement de la saison des pluies; ils sont par-là dispensés d'acouder leurs champs. Ils ne donnent à leur terre d'autre labour qu'avec la pioche; ils commencent par serfouir toutes les herbes; puis 5 à 6 hommes se rangent en ligne dans le champ, & font devant eux des petits trous dans lesquels les femmes ou des enfants qui suivent, jettent quelques grains de riz qu'ils couvrent de terre avec le pied: une terre ensemencée de la sorte rapporte jusqu'à 80 & 100 pour un; ce qui prouve l'extrême fertilité du sol plutôt

que la bonté de la culture. Quelque mal-entendue qu'elle paroiffe, elle fuffit pour mettre les peuples de Madagafcar dans l'abondance. Je n'ai vu aucun pays dans le monde où le riz & les approvifionnements effentiels foient à meilleur marché. Pour un coupon de toile groffiere, teinte en bleu, qui peut valoir 20 fols de notre monnoie, le Madecaffe donne 2 ou 3 mefures de riz. Ces mefures font fournies par les Européens, qui ne manquent pas d'augmenter la capacité chaque année, fans que les infulaires s'en plaignent. La mefure fe remplit d'abord comble, puis l'acheteur ufe du droit qu'il a établi pour avoir bonne mefure, il enfonce le bras jufqu'au coude dans le riz, & d'un feul coup vuide prefque entiérement la mefure que le Madecaffe a la patience de remplir une feconde fois, fans jamais murmurer. Cette mefure fe nomme *gamelle*, & une gamelle

ainsi mesurée donne environ 160 livres de riz blanc.

Il n'y a pas de doute que si notre Compagnie des Indes, qui est seule en possession de la traite dans cette isle, vouloit y encourager l'Agriculture, elle feroit dans peu les plus grands progrès. Nos isles de France & de Bourbon qui en sont voisines, y trouveroient dans tous les temps une ressource assurée contre les disettes qui affligent fréquemment la premiere de ces isles. Nos escadres destinées pour les grandes Indes, obligées de relâcher dans le port de l'isle de France pour s'y rafraîchir, y trouveroient des provisions abondantes apportées de Madagascar, & ne feroient pas dans le cas de perdre leur temps à aller à Batavia ou au Cap, mendier des vivres chez les Hollandois, tandis que les ennemis nous enlevent nos Places, comme il est arrivé dans la guerre qui vient de finir en 1762.

Le froment croîtroit à Madagascar dans la même abondance que le riz. Il a été cultivé autrefois avec succès dans l'établissement que nous possédions à la pointe méridionale de l'isle sous le nom de *Fort Dauphin*. On y trouve encore aujourd'hui de beaux épics de froment qui y fut cultivé anciennement, & qui depuis que nous en avons été chassés, s'est semé annuellement de lui-même, & croît pêle-mêle avec les herbes naturelles du pays. Les terres y sont d'une fertilité inconcevable; les insulaires sont intelligents & adroits. Dans les quartiers où les Arabes n'ont point pénétré, ils ont les simples loix de la nature, & les mœurs des premiers hommes. Ces loix & ces mœurs sont plus favorables à l'agriculture que toutes nos sublimes spéculations, que nos traités les plus complets sur les meilleures pratiques, que tous ces moyens employés de nos jours pour ranimer par-

mi nous, un art que nos mœurs nous font regarder avec mépris, ou traiter avec légéreté, qui est sans cesse harcelé, sans cesse opprimé par une foule d'abus sortis de nos loix mêmes.

Isle de Bourbon.

A 200 lieues environ à l'Est de Madagascar, on trouve nos deux Isles de Bourbon & de France, dont le sol est naturellement aussi fertile que celui de Madagascar, & qui jouissent d'un climat beaucoup plus heureux. La premiere de ces Isles n'a aucun port; elle est peu fréquentée par nos vaisseaux. Les habitants y ont conservé des mœurs simples; l'Agriculture y est assez florissante. L'Isle de Bourbon produit du froment, du riz, du maïs pour les besoins de ses habitants, & même pour fournir à une petite partie de ceux de l'Isle de France. La culture y est la même qu'à Madagascar,

les troupeaux de bœufs & de moutons qui y ont été transportés de cette grande Isle y réussissent d'autant mieux, qu'on a eu l'attention d'y transporter aussi le gramen nommé *fatak*, que j'ai dit ci-devant être un excellent pâturage.

La plus grande partie des terres de cette Isle est employée à la culture du caffier. Les premiers plants de cet arbrisseau y ont été apportés en droiture de Moka. Le caffier se multiplie par ses graines qui se sement d'elles-mêmes ; il exige peu de culture ; elle se réduit à donner 3 ou 4 labours à la jeune plante pendant la premiere année, pour la débarrasser du voisinage des mauvaises herbes qui lui déroberoient sa subsistance. Dès la seconde année, elle croît sans soins : ses branches, qui naissent à fleur de terre, & qui s'étendent horisontalement, étouffent par leur nombre toutes les plantes étrangeres qui pourroient

croître

croître à leur tour; au bout de 18 mois, le caffier commence à rapporter ſon fruit; & dès la troiſieme année, il donne une pleine récolte. On plante ces arbriſſeaux en échiquier à la diſtance de ſept pieds environ les uns des autres; & lorſqu'ils s'élevent trop, on les rabaiſſe en les coupant à 2 pieds de terre.

Le caffier demande une terre légere, & il réuſſit mieux dans le ſable preſque pur, que dans une bonne terre. On obſerve, à l'Iſle de Bourbon, que chacun de ces arbriſſeaux rapportoit annuellement l'un dans l'autre une livre de caffé. Ce fruit mûrit & ſe recueille, à l'Iſle de Bourbon, dans un temps ſec; ce qui lui donne un grand avantage ſur les caffés de nos Iſles de l'Amérique, qui ne mûriſſent & ne ſe recueillent que dans les ſaiſons de pluie. Le caffé, après avoir été cueilli, demande à être deſſéché; c'eſt pourquoi on l'expoſe au ſoleil pendant plu-

ſieurs jours juſqu'à ce que la feve paroiſſe extrêmement ſeche & racornie. Alors, on les dépouille de la pulpe; ce qui ſe fait avec des pilons dans de grandes auges de bois.

L'Iſle de France.

L'Iſle de France poſſede deux excellents ports, où vont relâcher tous nos vaiſſeaux employés, en temps de paix, au commerce des Indes & de la Chine, en temps de guerre, à la défenſe de nos établiſſements. Cette Iſle eſt par conſéquent moins iſolée que celle de Bourbon. L'adminiſtration & les mœurs de l'Europe y ont plus d'influence. Elle renferme des terres auſſi fertiles que celles de Bourbon; des ruiſſeaux, qui ne tariſſent jamais, l'arroſent dans tous les ſens comme un jardin, & néanmoins les récoltes y manquent ſouvent. Elle eſt preſque toujours dans la diſette.

Depuis le célebre M. de la Bourdonnais, qui l'a gouvernée pendant dix à douze années, & qui doit être regardé comme le fondateur de la colonie, puiſqu'il eſt le premier qui y ait établi l'Agriculture, on a ſans ceſſe erré de projets en projets ; on y a tenté la culture de toutes les eſpeces de plantes, & l'on n'en a ſuivi aucune. Le caffé, le coton, l'indigo, la cane à ſucre, le poirier, le cannelier, le mûrier, le thé, le cacaoier, le roucou, tout a été cultivé par eſſais ; mais avec cette légéreté qui ne permet aucun ſuccès. Si l'on avoit ſuivi le plan ſimple du fondateur, qui étoit de s'aſſurer du pain, l'Iſle ſeroit aujourd'hui floriſſante ; l'abondance y régneroit parmi les Colons, les équipages des vaiſſeaux y trouveroient les approviſionnements néceſſaires.

La culture des grains, quoique négligée & mal entendue, eſt celle qui réuſſit le mieux. Les terres qui y ſont

employées rapportent fucceffivement chaque année une récolte de froment & une autre de riz ou de bled de Turquie, fans jamais fe repofer, fans recevoir aucun amendement, & fans autre labour, que celui que j'ai dit être pratiqué à Madagafcar.

Le manioc, qui a été tranfporté du Bréfil par M. de la Bourdonnais, & qui ne fut d'abord cultivé qu'avec répugnance & par force, eft aujourd'hui la principale reffource des Colons pour la nourriture des efclaves. La culture de cette racine eft la même à l'Ifle de France qu'en Amérique. Je ne répéterai pas ici ce que plufieurs voyageurs en ont dit.

On avoit autrefois tranfporté de Madagafcar dans cette Ifle, des troupeaux nombreux de bœufs & de moutons; mais depuis que l'on a calculé qu'il y avoit plus de profit particulier à tranfporter des efclaves que des bœufs, on a négligé l'augmentation

des troupeaux que les besoins continuels de la colonie & des vaisseaux diminuent sans cesse. D'ailleurs, on n'a encore formé dans l'Isle aucun pâturage, où ils ont été formés avec si peu d'intelligence, qu'aucun n'a réussi. L'Isle produit naturellement en différents cantons un *gramen* admirable, qui croît à la hauteur de cinq à six pieds. Ce gramen sort de la terre au commencement de la saison des pluies; il fait toute sa végétation dans l'espace de trois mois que dure cette saison. Les Colons profitent de ce temps pour y faire pâturer leurs troupeaux qui s'y engraissent promptement; mais la végétation finie, il ne reste plus sur la terre qu'une paille trop dure pour que les bêtes puissent s'en nourrir. Bientôt le feu apporté par mille accidents au milieu de ces pailles, les consument, & avec elles, une partie des forêts voisines.

Pendant tout le reste de l'année,

les troupeaux vont errer & languir dans les bois. La plus grande faute qui ait été commise dans cette Isle, celle qui préjudicie le plus au succès de la culture, est d'avoir défriché les forêts par le feu, sans laisser aucun bois de distance en distance dans les défrichements. Les pluies qui, dans cette Isle, sont le seul amendement & le meilleur que la terre puisse recevoir, suivent exactement les forêts, s'y arrêtent, & ne tombent plus sur les terres défrichées. D'ailleurs, ces terres n'ont aucun abri contre la violence des vents, qui détruisent souvent toutes les récoltes.

Nous avons vu ci-devant que les Hollandois qui n'avoient pas de bois au Cap, y en ont planté pour garantir leurs maisons. L'Isle de France en étoit couverte, & nos Colons les y ont détruits.

Obſervations faites à la Côte de Coromandel.

Dans tous les temps, l'Agriculture a été floriſſante aux Indes orientales ; elle y a néanmoins beaucoup dégénéré depuis la conquête des Mogols qui, comme tous les peuples barbares, ont mépriſé le travail qui nourrit l'homme, pour s'attacher à cet art deſtructeur qui déſole la terre.

En s'emparant du Pays, les conquérants s'en ſont approprié toutes les terres. Les Empereurs des Mogols les ont diviſées en pluſieurs grands fiefs amovibles qu'ils diſtribuent aux Grands de leur Empire, leſquels les afferment à leurs vaſſaux, & ceux-ci à d'autres ; de ſorte que les terres ne ſont plus cultivées que par des journaliers & des valets de ſous-fermiers.

Comme il n'eſt pas de pays au monde plus ſujet à la révolution que

celui des Indes, soumis à des maîtres dont le gouvernement est une véritable anarchie, le possesseur du fief ainsi que son fermier, sans cesse incertains de leur sort, ne pensent qu'à dépouiller leurs terres & ceux qui les cultivent sans y faire jamais aucune amélioration. Heureusement pour ces conquérants barbares, le peuple conquis, inviolablement attaché à ses mœurs antiques, n'a pas cessé de se livrer à l'Agriculture par goût & par religion. Malgré la tyrannie insensée du Mogol, le Malabar, plein de mépris & de pitié pour le maître auquel il obéit, cultive avec la même ardeur que s'il étoit propriétaire, le champ qui appartenoit à ses peres, & dont la culture lui est confiée par l'usurpateur.

La tribu des laboureurs est une tribu honorée parmi les Indiens. La Religion même a consacré l'art de la culture, jusqu'aux animaux destinés

au labourage. Comme les Indes manquent en général de pâturages, que les chevaux y ſont rares, que les bœufs & les buffles y multiplient difficilement, l'ancienne politique Indienne a voulu que ce fût un crime contre la Religion de tuer un de ces animaux utiles.

Les Malabares en tirent plus de ſervice qu'aucun autre peuple; ils les employent comme nous, au labour & aux voitures; de plus, ils leur font porter toute ſorte de fardeaux. On ne voit guere d'autre bête de charge aux environs de Pondichery : je ſuis perſuadé que dans tout pays, on en pourroit tirer le même ſervice.

Les terres de la côte de Coromandel ſont des terres légeres, ſablonneuſes & ſeches. Cependant l'induſtrie & le travail des Malabares en tirent deux récoltes par année, ſans les laiſſer jamais repoſer. A la récolte du riz ſuccede celle de quel-

ques menus grains, tels que le millet, ou de quelques phaſéoles dont les Indes produiſent une infinité d'eſpeces.

De tous les procédés de l'Agriculture Indienne, le plus remarquable eſt celui de l'arroſement des terres pour la culture du riz.

Machine pour arroſer les terres.

Si le terrein qu'on veut arroſer n'a dans ſon voiſinage, ni ruiſſeau, ni fontaine aſſez abondants, on y creuſe un puits, ſur le bord duquel on éleve un pilier à la même hauteur, à-peu-près, que le puits a de profondeur. Ce pilier porte à ſon ſommet qui eſt partagé en fourche, une cheville de fer qui en traverſe horiſontalement les deux portions, & qui ſupporte une baſſecule garnie d'échelons. La partie ſupérieure de cette baſſecule déborde le ſommet du pilier de trois pieds en-

viron, & porte une longue perche posée parallélement avec le pilier. A cette perche tient un grand séau de bois ou de cuivre. A côté de la machine est maçonné en brique & bien cimenté, un réservoir destiné à renvoyer d'abord les eaux du puits. Ce réservoir est plus élevé que le terrein qui doit être arrosé. Il a sa décharge proportionnée du côté du champ. Tout étant ainsi disposé, un homme monte au haut du pilier par les échelons de la bassecule. Dès qu'il est arrivé au sommet, un autre placé sur le bord du puits y enfonce la perche à laquelle tient le séau; alors celui qui étoit au sommet descend par les mêmes échelons de la bassecule, & amene à la hauteur du réservoir, le séau plein d'eau que l'autre y renverse. Dès que le réservoir est plein, on ouvre la décharge, l'inondation commence, & se soutient par la manœuvre de ces deux hommes, qui passent quelquefois

des journées entieres, l'un à monter & à defcendre, l'autre à renverfer un féau.

Labourage.

Les Malabares labourent leurs terres avec un inftrument femblable à l'aire de Provence, ou à la fouchée en ufage dans cette Province. Ils y employent les bœufs, & plus communément des buffles. Ces derniers font beaucoup plus forts, & réfiftent mieux aux chaleurs que les bœufs, qui en général font foibles & de petite efpece à la côte de Coromandel.

Troupeaux de moutons & autres.

Ces animaux font nourris avec de la paille de riz, quelques herbages, & des feves cuites. On voit çà & là dans les campagnes quelques petits troupeaux de cabris, & d'autres de moutons qui different des nôtres en ce qu'ils

ſont couverts de poil au-lieu de laine. On les connoît dans nos Colonies ſous le nom de *chiens marous*. Tous ces troupeaux ſont maigres & multiplient peu.

Si les habitants de l'Inde ſe nourriſſoient de viande comme les Européens, le Pays ſeroit bientôt dépeuplé de toute eſpece de bétail. Il paroît donc que la loi religieuſe, qui fait un crime à l'Indien de manger la chair des animaux, a été dictée par un ſage Politique, qui s'eſt ſervi de l'autorité de la Religion, pour aſſurer l'obéiſſance à un réglement que la phyſique du climat preſcrit.

Les Malabares ſe nourriſſent de grains, & ſur-tout de beurre, de légumes & de fruits. Ils ne mangent rien de ce qui a eu vie. Ce ſont les terres ſituées au Midi, & à l'Oueſt de l'Indouſtan, qui ſont les greniers de ce vaſte Pays, & qui y maintiennent l'abondance. Ces terres ſont reſtées en-

tre les mains des anciens naturels de l'Inde, dont les loix ſont très-favorables à l'Agriculture. Les Mogols ont fait juſqu'ici des efforts inutiles pour s'en emparer.

Jardins.

On ne voit dans les jardins Malabares, aucun légume qui vaille les nôtres. Après leurs différentes eſpeces de phaſéole dont quelques-unes ſont vivaces, & d'autres *arboreſcentes*, la meilleure de celles qu'ils cultivent eſt la *bazella*, connue en France, ſous le nom d'épinard de Chine; c'eſt une plante vivace & grimpante que l'on rame comme nos pois, ou que l'on appuie contre des murailles qu'elle couvre en très-peu de temps d'une verdure très-agréable: ſon goût eſt à-peu-près le même que celui de notre épinard.

L'art du jardinage eſt peu connu à

la côte de Coromandel. Les vergers y ſont mieux fournis que les jardins, quoi qu'ils n'ayent aucun fruit qui puiſſe être comparé à ceux d'Europe. Les Indiens n'ont pas l'art de la greffe: leurs fruits les plus communs, ſont l'ananas, le mangue, la bonane, la gouyave. Les deux premiers de ces fruits qui ſont excellents à la côte de Malabar, & en différentes parties des Indes, n'ont à la côte de Coromandel qu'une bonté très-médiocre.

Cocotier.

Le plus utile de tous les arbres de leurs vergers, eſt ſans contredit le Cocotier. Ce palmier porte des grappes de noix d'une groſſeur monſtrueuſe. Lorſqu'on laiſſe venir ces noix à maturité, elles fourniſſent une huile abondante, que les Indiens employent à toute ſorte d'uſage, ſur-tout à l'aſſaiſonnement de leurs légumes, malgré

le goût désagréable de cette huile pour quiconque n'y est pas accoutumé. Mais le meilleur moyen de rendre la culture profitable, c'est d'en tirer du vin. L'Indien saisit le temps où la noix du Cocotier à atteint la grosseur de nos noix ordinaires ; ce qui arrive peu après la chûte de la fleur : alors il coupe la queue de la grappe, à la distance environ de 7 à 8 pouces du tronc de l'arbre. Il y attache un vase de terre pour recevoir la seve abondante qui en sort ; il enveloppe exactement avec un linge l'ouverture du vase, pour garantir la liqueur de l'influence de l'air qui la feroit aigrir; le vase se remplit dans 24 heures. L'Indien est attentif à le changer chaque jour. Ce vin naturel se nomme *soury*, il se débite & se boit dans cet état. Il a à-peu-près le goût & l'effet du moût de raisin ; mais il se conserve peu de jours ; il faut le passer à l'alambic, sans quoi il aigriroit & ne feroit

plus potable. Ce vin diſtilé, eſt ce qu'on nomme *racque;* il eſt plus violent que notre eau-de-vie.

Un Cocotier ainſi deſtiné à fournir du vin, rapporte ſouvent une pagode de revenu, (environ 8 liv. de notre monnoie.) Ces arbres ſe plantent à la diſtance de 25 ou 30 pieds; ils tardent 10 à 12 années à rapporter; mais ils donnent du fruit ou du vin pendant plus de 50 ans. Ils aiment un ſol ſablonneux, & ils réuſſiſſent aſſez bien dans le ſable pur.

Les Malabares cultivent en plein champ pluſieurs plantes à graines huileuſes, telles que le ſéſame ou gergelin, qui eſt une graine digitale, & le *ricin* ou *palma chriſti.* Il faut que l'huile fraîche, tirée de la ſeve de cette derniere plante, qui eſt reconnue en France pour un cauſtique violent & dangereux, n'ait pas cette mauvaiſe qualité aux Indes; car les Malabares la regardent comme un purgatif doux,

& le meilleur remede pour la plupart des maladies des enfants à la mammelle. L'usage est de leur en faire prendre tous les mois une cuillerée, en la mêlant en portion égale avec le lait de la mere. Je finis cet article en observant que l'on tomberoit dans l'erreur si l'on pensoit se former une idée de la culture générale des Indes d'après ce que je viens de dire sur celle de la côte de Coromandel : cette côte & les terres qui en dépendent sont une petite partie des Indes Orientales, proprement dites, & cette partie est la plus stérile, & l'une des plus dévastées par l'invasion des Mogols, par les guerres continuelles que ces conquérants se font entr'eux, & par leur gouvernement destructeur. La côte d'Orixa, celle de Malabar, le territoire de Surate, les rives du Gange, & le cœur de l'Indoustan, font d'une toute autre fertilité, & l'Agriculture est plus florissante dans quelques-unes de ces

contrées. Je ne rends compte que de ce que les circonſtances m'ont permis d'obſerver par moi-même.

Etat de l'Agriculture dans le Royaume de Siam.

Le Royaume de Siam, dans la preſqu'Iſle de l'Inde, de-delà le Gange, poſſede un ſol généralement bon, & des terres de la plus grande fertilité. Ce Royaume, partagé comme l'Indouſtan du Nord au Sud par une chaîne de montagnes, jouit à la fois pendant toute l'année de deux ſaiſons différentes. Sa partie occidentale, qui regarde le golfe de Bengale, eſt arroſé par des pluies continuelles pendans ſix mois que dure la mouſſon des vents d'Oueſt. Cette ſaiſon humide eſt regardée comme un hyver dans cette partie, tandis que dans l'autre moitié du Royaume, qui regarde l'Eſt, on jouit du plus beau ciel, & l'on ne

s'apperçoit de la faiſon différente qui regne de l'autre côté, que par le débordement du *Menam*. Ce fleuve coule au pied des montagnes, où s'arrêtent les pluies ; il baigne les murs de la Capitale, & inonde annuellement ſans aucun ravage un Pays délicieux couvert de plantations de riz. Le limon que dépoſe le *Menam*, engraiſſe ſingulièrement les terres ; le riz ſemble s'élever à proportion de ce que l'inondation augmente, & le fleuve rentre régulièrement dans ſon lit à meſure que le riz, approchant de ſa maturité, n'a plus beſoin de ſes eaux. Voilà ce que la nature a fait pour les hommee qui habitent ce beau Pays. Elle a fait plus, elle a rempli les campagnes d'une multitude de fruits délicieux, qui n'exigent preſque aucune culture. Tels ſont les ananas, les mangouſtes, fruit le plus délicat qu'il y ait peut-être ſur la terre; les mangues de pluſieurs ſortes, toutes excellentes,

une variété infinie d'orangers & de bananiers, le ducion, la gacca, & autres fruits de moindre qualité. Plus généreuſe encore, la nature a placé, dans les terres de cette contrée & preſque à la ſuperficie, des mines d'or, de cuivre & d'étain fin, comme aux Indes, ſous le nom de Calin.

Dans ce Paradis terreſtre, au milieu de tant de richeſſes, qui croiroit que le Siamois eſt peut-être le plus miſérable des peuples ?

Le Gouvernement de Siam eſt deſpotique ; le Souverain jouit ſeul du droit de la liberté naturelle à tous les hommes. Ses ſujets ſont ſes eſclaves ; chacun d'eux lui doit ſix mois de ſervice perſonnel chaque année, ſans aucun ſalaire & même ſans nourriture. Il leur accorde les ſix autres mois pour ſe procurer de quoi vivre. Sous un tel Gouvernement, il n'y a point de loi qui protege les particuliers contre la violence, & qui leur aſſure au-

cune propriété. Tout dépend des fantaisies d'un Prince abruti par toute sorte d'excès, & sur-tout par ceux du pouvoir, qui passe ses jours enfermé dans un serrail, ignorant tout ce qui se fait hors de son palais, & sur-tout les malheurs de ses peuples. Cependant ceux-ci sont livrés à la cupidité des Grands, qui sont les premiers esclaves, & approchent seuls à des jours marqués, mais toujours en tremblant, de la personne du Despote, qu'ils adorent comme une Divinité sujette à des caprices dangereux.

La Religion seule a conservé le pouvoir de protéger contre la tyrannie, ceux qui se rangent sous son étendard & se font admettre au rang des Prêtres de *Somonacondom*, le Dieu des Siamois. Ceux qui prennent ce parti, & le nombre en est grand, sont obligés par la loi à garder le célibat; ce qui occasionne dans un climat

chaud comme celui de Siam, beaucoup de désordre, & dépeuple entiérement le Pays.

On conçoit facilement que, sous un tel gouvernement, l'Agriculture ne sauroit prospérer; on pourroit même dire qu'elle est presque nulle à Siam, si l'on compare la petite quantité de terre cultivée à l'étendue immense de terrein qui reste en friche.

Dans les terres mêmes qui sont mises en valeur, on peut dire que c'est la nature qui fait presque tout. Les hommes opprimés, avilis, sans courage, & pour ainsi dire, sans bras, ne se donnent guere d'autres soins que celui de recueillir ses dons; & comme le pays est fort étendu, & la population très-petite, elle jouit abondamment du nécessaire presque sans travail.

Depuis le port de Mergin, situé sur la côte occidentale de ce Royaume jusqu'à la Capitale, on traverse pen-

dant 10 à 12 journées des plaines immenſes très-bien arroſées, qui offrent à la vue un ſol excellent, dont quelques-unes paroiſſent avoir été cultivées autrefois, & qui ſont toutes en friche. On eſt obligé de faire ce voyage par caravanes, pour ſe défendre des tigres & des éléphants, à qui ce beau pays eſt abandonné. On marche pendant plus de 8 jours ſans trouver aucune peuplade.

Les environs de la Capitale ſont cultivés; les terres du Roi, celles des Princes, des Miniſtres & des premiers Officiers, annoncent l'extrême fertilité du pays; on y aſſure que ces terres rapportent ordinairement 200 pour un.

La méthode des Siamois pour la culture du riz, eſt de le ſemer d'abord fort épais daus un petit carré de terre bien arroſé, ſans l'enterrer beaucoup. Dès que les plantes ſont parvenues à la hauteur de 5 à 6 pouces, on les arrache, & on les tranſplante par petits

tits paquets de 3 à 4 brins, à la diſtance d'environ 4 pouces en tous ſens les uns des autres. On enfonce ces plantes juſqu'au collet dans une terre boueuſe qui a reçu un bon labour à la charrue, tiré par une paire de buffles. Le riz tranſplanté de la ſorte, talle beaucoup, & rapporte plus, ſans comparaiſon, que celui qu'on laiſſeroit croître dans la même terre, où on l'auroit d'abord ſemé.

Ce ſont des Chinois & des Cochinchinois établis dans la Capitale, & dans ſes environs, qui contribuent le plus à faire valoir les terres. Ces étrangers étant utiles au Souverain, par le commerce qu'ils font avec lui, l'intérêt du gouvernement les garantit de la tyrannie. Dans le voiſinage des terres cultivées dont je viens de parler, il s'en trouve appartenant à différents particuliers, qui, découragés par les vexations continuelles qu'ils éprouvent, les ont abandonnées. On eſt

étonné de voir ces terres, qui, quelquefois n'ont été ni labourées, ni ensemencées depuis plusieurs années, produire néanmoins de belles récoltes de riz. Ce grain recueilli négligemment, se seme de lui-même, & se reproduit ainsi tout seul à l'aide des inondations du Menam ; ce qui prouve tout à la fois l'extrême fertilité de la terre, & le malheur de ses habitants.

Les vergers du Prince, des Grands & des Talapoins, sont admirables par la variété des fruits, tous meilleurs les uns que les autres, qu'on y trouve. Mais il n'est guere permis à des particuliers d'en avoir de semblables. Lorsqu'un particulier a le malheur de posséder un arbre d'excellent fruit, tel que de mangoustes, des soldats ne manquent pas de venir annuellement arrêter pour le Roi, ou pour quelque Ministre, tous les fruits de cet arbre. Ils les comptent tant bien que

mal, en rendant caution ou gardien celui qui en eſt propriétaire ; & ſi, lors de la maturité, le nombre des fruits ne ſe trouve pas, le pauvre propriétaire eſt traité d'une maniere indigne. On conçoit qu'il eſt de l'intérêt des particuliers de ne poſſéder aucun arbre ſemblable.

Les Siamois élevent quelques troupeaux de buffles & de bœufs, pour leſquels ils ne ſe donnent d'autres ſoins que de les conduire tous les jours dans des terres en friche, qui abondent en pâturages, de les ramener tous les ſoirs dans des parcs pour les garantir des tigres, qui ſont très-communs dans le Pays. Ils n'en tirent aucun laitage, & très-peu de ſervice. Leur Religion, qui eſt la même qu'aux grandes Indes, & qui n'eſt guere connue que des Talapoins, leur défend de tuer ces animaux. Ils éludent la loi en les vendant à des Mahométans établis chez eux, qui les tuent, & en

débitent la viande en ſecret. Ils élevent beaucoup de volaille, & ſur-tout des canards de la meilleure eſpece qui ſe trouve aux Indes.

Le Roi entretient une grande quantité d'éléphants apprivoiſés. Ces animaux monſtrueux occupent chacun juſqu'à 12 ou 15 hommes journellement pour leur couper de l'herbe, des bananiers, des cannes à ſucre. Ils ne ſont d'aucune utilité réelle, ils ne ſervent qu'à la décoration. Ils annoncent, diſent les Siamois, la grandeur de leur Prince, & celui-ci meſure ſa puiſſance ſur le nombre de ſes éléphants plutôt que ſur celui de ſes ſujets.

Au reſte, ces animaux ſont beaucoup de dégâts. Ceux qui en ont la conduite rançonnent tous les particuliers qui poſſedent des terres ou des jardins, ſans quoi ils feroient entrer leurs éléphants, qui ravageroient tout; & quel ſeroit le ſujet aſſez té-

méraire pour oser manquer de respect aux éléphants du Roi de Siam, dont plusieurs, à la honte de l'esprit humain, sont chargés de titres, & décorés des premieres dignités du Royaume.

Etat de l'Agriculture chez les Malais.

Au-dessus du Royaume de Siam, est située la presqu'Isle de Malaca. Ce Pays fut autrefois très-peuplé, & par conséquent bien cultivé. Le peuple qui l'habitoit formoit une puissance considérable, & jouoit un rôle brillant dans l'Asie; il couvroit la mer de ses vaisseaux, & faisoit un commerce immense. Il avoit apparemment d'autres loix que celles qui le gouvernent aujourd'hui. Il en est sorti en différents temps une multitude de colonies, qui ont peuplé de proche en proche les Isles de Sumatra, de Java, de Bornéo, & Célebes ou Macassar,

des Molucques, les Philippines & les Isles innombrables de tout cet archipel, qui borne l'Asie au Levant, & qui occupe environ 700 lieues en longitude de l'Est à l'Ouest, sur 600 en latitude du Nord au Sud. Tous les habitants, au moins ceux des côtes de ces Isles, sont un même peuple; ils parlent à-peu-près le même langage; ils ont les mêmes loix & les mêmes mœurs. Il est assez singulier que cette nation, qui occupe une partie aussi considérable de la terre, soit à peine connue en Europe.

Je vais, Messieurs, vous donner une idée de ses loix & de ses mœurs, & vous jugerez facilement de son Agriculture.

Les voyageurs qui fréquentent les Malais, sont très-étonnés de trouver au Midi de l'Asie, & sous le climat brûlant de la ligne, les loix, les mœurs, les usages & les préjugés des anciens peuples du Nord de l'Europe.

Les Malais sont gouvernés par les loix féodales, par ces loix bizarres, imaginées pour défendre, contre le pouvoir d'un seul, la liberté de quelques-uns, en livrant la multitude à l'esclavage. Ils ont les mœurs, les usages, & les préjugés que ces loix donnent.

Un chef qui a le titre de Roi, ou de Sultan, commande à des grands vassaux qui obéissent quand ils veulent. Ceux-ci ont des arriere-vassaux qui en usent souvent de même à leur égard. Une petite partie de la nation vit indépendante, sous le titre d'*Oram-çai*, ou noble, & vend ses services à celui qui les paye le mieux, c'est-à-dire, le corps de la nation est composé de serfs, & vit dans l'esclavage.

Avec de telles loix, les Malais sont un peuple inquiet, aimant la navigation, la guerre, le pillage, les émigrations, les colonies, les entreprises

téméraires, les aventures, la galanterie. Ils parlent ſans ceſſe d'honneur, de bravoure, & dans le vrai ils paſſent chez ceux qui les fréquentent, pour le peuple le plus traître & le plus féroce qu'il y ait ſur la terre; & ce qui m'a paru fort ſingulier, c'eſt qu'ils parlent la langue la plus douce de l'Aſie. Ce que M. le Comte de Forbin a dit dans ſes Mémoires, de la férocité des Macaſſars, eſt exactement vrai, & convient également à tous les peuples Malais. Plus attachés aux loix inſenſées de leur prétendu honneur, qu'à celles de la juſtice & de l'humanité, on voit toujours, parmi eux, le fort attaquer le foible. Leurs traités de paix & d'amitié ne durent jamais au-delà de l'intérêt qui les leur a fait faire. Ils ſont toujours armés, & toujours en guerre entr'eux, ou occupés à piller leurs voiſins.

Cette férocité, que les Malais qualifient de bravoure, eſt ſi connue des

Compagnies Européennes, qui font établies aux Indes, que toutes se sont accordées à faire un réglement qui défend aux Capitaines de leurs vaisseaux, qui vont dans les Isles Malaises, de prendre à bord aucun matelot de cette nation, ou tout au plus dans un extrême besoin, d'en prendre plus de deux ou trois.

On a vu quelquefois de ces hommes atroces, embarqués imprudemment en très-petit nombre, attaquer dans le moment qu'on y pensoit le moins, un vaisseau, le poignard à la main, & tuer beaucoup d'hommes avant qu'on pût s'en rendre le maître. On a vu des bateaux Malais, armés de 25 à 30 hommes, aborder hardiment des vaisseaux Européens de 40 canons, pour s'en emparer & massacrer avec le poignard une partie de l'équipage. L'Histoire Malaise est pleine de traits semblables, qui tous annoncent la férocité la plus téméraire.

Le Malais qui n'eſt pas ſerf eſt toujours armé ; il rougiroit de ſortir de ſa maiſon ſans ſon poignard qu'il nomme *crit*. L'induſtrie de la nation s'eſt ſurpaſſée dans la fabrication de cet inſtrument deſtructeur.

Comme il paſſe ſa vie dans l'inquiétude & dans l'agitation, il ne ſauroit s'accommoder d'un habillement ample & large, tel qu'on en voit chez tous les autres Aſiatiques. Les habits du Malais ſont juſtes au corps, & chargés d'une multitude de boutons qui ſe ſerrent de toutes parts. Je rapporte ces petites obſervations pour prouver que dans les climats les plus différents, les mêmes loix donnent des mœurs, des uſages & des préjugés ſemblables. Leur effet eſt le même, relativement à l'Agriculture.

Les terres poſſédées par les Malais, ſont en général de très-bonne qualité. La nature ſemble avoir pris plaiſir d'y placer ſes plus excellentes productions.

On y voit tous les fruits délicieux que j'ai dit se trouver sur le territoire de Siam, & une multitude d'autres fruits agréables qui sont particuliers à ces Isles. Les campagnes sont couvertes de bois odoriférants, tels que le bois d'aigle ou d'aloës, le *santat* & le *cassia odorata*, espece de canelle. On y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succedent toute l'année, & dont l'odeur suave pénetre jusqu'à l'ame, & inspire la volupté la plus séduisante. Il n'est point de voyageur qui en se promenant dans les campagnes de Malacca, ne se sente invité à fixer son séjour dans un lieu si plein d'agréments, dont la nature seule a fait tous les fraix.

Les Isles Malaises produisent beaucoup de bois de teinture, sur-tout du sapan, qui est le même que le bois de Brésil. On y trouve plusieurs mines d'or que les habitants de Malacca & de Sumatra nomment *Ophirs*, & dont

quelques-unes, ſur-tout celles que renferme la côte orientale de Celebes & les Iſles adjacentes, ſont plus riches que toutes celles du Pérou & du Bréſil. On y connoît des mines de cuivre, naturellement mêlées d'or, que les habitants nomment *Tombague*; des mines très-abondantes de calin ou d'étain fin, dans les Iſles de Sumatra & de Bornéo; enfin, une mine de diamant à *Succadana* dans le Sud-Eſt de Bornéo. Ces Iſles poſſedent excluſivement le Rotin, le Sagou ou palmier à pain, le Camphre & les aromates précieux, que nous connoiſſons ſous le nom d'épiceries fines.

La mer d'accord avec la terre, leur fournit la pêche la plus abondante, & de plus l'ambre gris, les perles & les nids d'oiſeaux ſi recherchés en Chine, formés dans les rochers avec le fray de poiſſon & l'écume de mer, par de petites hirondelles de mer, nourriture pleine de ſubſtance, que les Chi-

nois ont payé long-temps au poids de l'or, & achetent encore actuellement à un prix excessif.

Au milieu de tous ces dons de la nature, le Malais est misérable. La culture des terres, abandonnée aux esclaves, est un art méprisé. Ces cultivateurs malheureux, sans cesse arrachés aux travaux champêtres par des maîtres inquiets, qui aiment mieux les employer à la guerre & aux expéditions maritimes, ont rarement le temps & jamais le courage de donner à leur terre de bons labours. Le Pays reste presque tout en friche; on ne lui fait pas produire le riz, ou les grains nécessaires à la subsistance de ses habitants.

Le Sagou.

L'arbre de sagou supplée en partie au défaut des graines. Cet arbre admirable est un présent de la nature, bienfait pour des hommes incapables

de travail. Il ne demande aucune culture; c'eſt un palmier qui croît naturellement dans les forêts, à la hauteur d'environ 25 à 30 pieds. Il devient quelquefois ſi gros, qu'un homme a de la peine à l'embraſſer. Il ſe multiplie lui-même par ſes graines & ſes rejettons. Son écorce ligneuſe a environ un pouce d'épaiſſeur, & couvre une multitude de fibres allongées qui s'entrelaſſant les unes dans les autres, enveloppent une maſſe de farine gomeuſe. Dès que cet arbre eſt mûr & prêt à donner ſa ſubſtance, il l'annonce en ſe couvrant à l'extrêmité de ſes palmes d'une pouſſiere blanche, qui tranſpire au travers des pores de la feuille. Alors le Malais l'abat par le pied, & le coupe en pluſieurs tronçons qu'il fend par quartiers. Il en tire la maſſe de farine qui y eſt renfermée, & qui eſt adhérente aux fibres qui l'enveloppent. Il délaye le tout dans l'eau commune qu'il paſſe enſuite

au travers d'une chausse de toile fine pour en séparer toutes les fibres. Lorsque cette pâte a perdu une partie de son humidité par l'évaporation, le Malais la jette dans des moules de terres de différentes formes, & l'y laisse sécher & durcir. Cette pâte est une nourriture saine. Elle se conserve ainsi pendant plusieurs années.

Pour manger le sagou, les Indiens se contentent de le délayer dans l'eau; quelquefois ils le font cuire. Ils ont l'art de séparer la fleur de cette farine, & de la réduire en petits grains, de la forme à-peu-près des grains de riz. Ce sagou ainsi préparé, est préféré à l'autre pour les vieillards & pour les infirmes; il est un excellent remede pour les poitrinaires. Lorsqu'il est cuit dans l'eau pure, ou dans le bouillon, il se réduit en une gelée blanche très-agréable au goût.

Quoique le palmier Sagoufere se trouve naturellement dans les forêts,

néanmoins les chefs Malais en font des plantations confidérables, & c'eft-là une de leurs principales reffources pour fe nourrir.

Ils auroient de quoi former les plus beaux vergers du monde, s'ils fe donnoient la peine de raffembler des plantes de tous les excellents fruits que la nature leur a donnés. On trouve leurs arbres fruitiers plantés çà & là autour de leurs maifons & difperfés dans leurs terres, fans ordre & fans fymmétrie.

Les habitants de la grande Ifle de Java font un peu plus Agriculteurs que les autres Malais, depuis qu'ils font foumis aux Hollandois. Ces Négociants fouverains, ont profité des défordres occafionnés par leurs loix féodales, pour les mettre tous fous le joug, en détruifant avec art la puiffance des Rois par celle de leurs vaffaux; puis celle des vaffaux par des fecours donnés à propos aux Rois à demi-terraffés.

Aujourd'hui les Javanois commencent à revenir de l'inquiétude que leur causoient leurs loix, qu'ils ont presque perdues. Ils cultivent avec succès le riz, le caffé, l'indigo & la canne à sucre. Ils élevent dans la partie Orientale de l'Isle, & dans celle de Madur & de Solor, qui en sont voisines, des troupeaux de buffles d'une grosseur monstrueuse, dont la viande est très-bonne, & qui sont d'un grand service pour le labourage. Ils y élevent aussi des troupeaux nombreux de bœufs, de la plus belle & de la plus grande espece que j'aye vu dans le monde. Le pâturage le plus commun de cette partie de ces Isles Malaises, est le même gramen dont j'ai parlé à l'article de l'Isle de France, & dont nos colons profitent si peu.

Ce seroit ici le lieu de vous donner, Messieurs, les procédés de la culture des épiceries, de l'indigo, de la canne à sucre, & de la récolte du cam-

phre; mais cette matiere ſera le ſujet d'un autre diſcours.

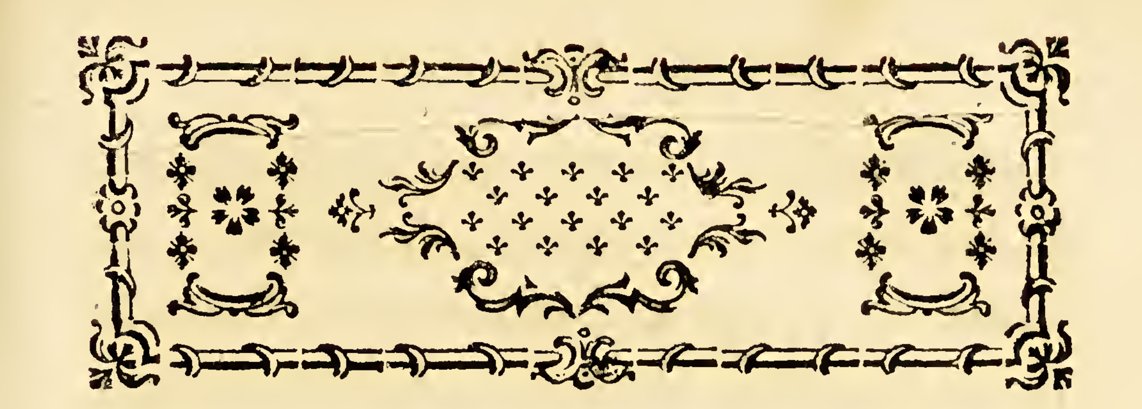
J'aurois ſouhaité pouvoir comprendre dans ce même Mémoire, mes obſervations ſur la culture des terres en Chine, vous euſſiez été en état de comparer nation à nation. Après avoir vu l'Agriculture mépriſée, avilie chez des peuples barbares, opprimée, chargée d'entraves par leurs loix alambiquées, vraies productions du délire, & abſolument contraires à la raiſon, vous euſſiez vu ce même art, cet art divin, puiſqu'il fut ſeul enſeigné à l'homme par l'Auteur de ſon être, ſoutenu, protégé par des loix ſimples, qui ſont celles de la nature, dictées par elle aux premiers hommes, & conſervées de génération en génération, depuis l'origine du monde, par un peuple ſage, par la plus grande nation agricole qu'il y ait ſur la terre.

Ce tableau de comparaiſon vous

eut fait voir d'une part la misere, & les malheurs de toute espece qui accompagnent l'abandon de l'Agriculture ; de l'autre, ce que cet art honoré, protégé, préféré comme il doit l'être, peut pour le bonheur de l'humanité.



SUITE
DES RECHERCHES
SUR L'ÉTAT
DE L'AGRICULTURE
Chez différentes Nations de l'Afrique & de l'Asie.



SUITE

DES RECHERCHES

SUR L'ÉTAT

DE L'AGRICULTURE

Chez différentes Nations de l'Afrique & de l'Asie.

MESSIEURS,

JE commençai l'année derniere à vous rendre compte de mes recherches ſur l'état de l'Agriculture chez les différents Peuples de l'Afrique & de l'Aſie. Je vous fis remarquer qu'elle étoit preſque nulle chez les Negres

ſtupides & indolents qui habitent les côtes occidentales de l'Afrique; je vous la peignis floriſſante à l'ombre de la liberté, chez les Hollandois au Cap de Bonne-Eſpérance. Vous la vîtes accompagnée de l'abondance la plus heureuſe dans le ſol fertile de l'Iſle Madagaſcar, habitée par un peuple ſimple, qui eſt gouverné par ſes mœurs ſimples, & qui ne connoît d'autres loix que celles de la nature.

Je rendis juſtice à la bonne culture des terres de notre Iſle de Bourbon, en vous faiſant remarquer que cette Iſle n'a aucun port; que ſes habitants, ayant par cette raiſon peu de commerce avec les Européens, ont conſervé des mœurs ſimples bien favorables à l'Agriculture. Je vous avouai en même-temps que cet art, qui demande de la conſtance & de la ſimplicité, étoit fort négligé dans notre Iſle de France, qui a deux excellents ports très-fréquentés par nos vaiſ-

ſeaux.

ſeaux. L'adminiſtration variable & les mœurs inquietes de l'Europe, y ont par conſéquent plus d'influence, quoiqu'elle renferme des terres auſſi fertiles que celles des Iſles de Bourbon & de Madagaſcar ; néanmoins les récoltes y manquent ſouvent ; elle eſt preſque toujours dans la diſette.

Je paſſai enſuite aux grandes Indes, où je vous fis voir l'Agriculture opprimée par les loix barbares des conquérants Mogols, mais toujours honorée, toujours ſoutenue par la Religion, par les mœurs, par la conſtance du Malabare conquis.

A Siam, dans le climat le plus heureux, dans le ſol le plus fertile qu'il y ait ſur la terre, vous la vîtes avilie par les indignités d'un gouvernement deſpotique, & abandonnée par un peuple d'eſclaves, que rien ne peut intéreſſer après la perte de ſa liberté ; je vous la repréſentai dans le même état chez les Malais qui habitent un Pays

immenſe, des Iſles innombrables dans leſquelles la nature a renfermé ſes tréſors les plus précieux, & où elle répand ſes dons avec une profuſion qu'on ne voit point ailleurs. Le génie deſtructeur des loix féodales, qui agite ſans ceſſe ce peuple, ne lui permet pas de s'appliquer à la culture des meilleures terres qu'il y ait au monde. La nature fait preſque ſeule tous les fraix de ſa nourriture.

Il y a lieu de croire que ſi les autres peuples de la terre, qui ont le malheur d'être gouvernés par les loix féodales, habitoient un climat ſi heureux, des terres naturellement ſi fertiles que celles que poſſedent ces Malais, leur agriculture ſeroit également nulle. Le ſeul beſoin de vivre, peut leur mettre la charrue à la main. Je ne négligeai pas dans mon dernier diſcours, de vous donner en détail les procédés les plus intéreſſants des différentes cultures locales que j'ai

observées ; mais mon objet principal, fut de vous faire remarquer d'après des recherches chez les différents peuples que j'ai vu, que, dans tous les Pays du monde, l'état de l'Agriculture dépend uniquement des loix qui y sont établies, & par conséquent des mœurs & des préjugés que donnent ces loix. Je continue.

Puissance de l'Agriculture.

Origine du Royaume de Ponthiamas.

En quittant les Isles & les terres des Malais, on trouve au Nord un petit territoire nommé *Cancar*, & connu sur les cartes marines, sous le nom de *Ponthiamas*. Il est enclavé dans le Royaume de Siam, que le despotisme dépeuple sans cesse, entre celui de Camboye, dont le gouvernement n'a aucune forme stable, & entre les terres de la domination des Malais, dont

le génie ſans ceſſe agité par leurs loix féodales, ne peut ſouffrir la paix, ni au-dedans, ni au-dehors. Environné de tels voiſins, ce beau Pays étoit inculte & preſque ſans habitants, il y a environ 50 années.

Un négociant Chinois, maître d'un vaiſſeau qui ſervoit à ſon commerce, fréquentoit ces côtes avec ce génie réfléchi, & cette intelligence qui eſt naturelle à ſa nation. Il vit avec douleur des terres immenſes condamnées à la ſtérilité, quoi qu'elles fuſſent d'un ſol naturellement plus fertile que celles qui faiſoient la richeſſe de ſon Pays: il forma le projet de les faire valoir. Dans ce deſſein, il s'aſſura d'un certain nombre de cultivateurs de ſa nation, & des nations voiſines; puis il commença par ſe ménager avec art, la protection des Princes les plus puiſſants du voiſinage, qui lui donnerent une garde à ſa ſolde.

Dans ſes voyages aux Iſles Philip-

pines & à Batavia, il avoit pris des Européens ce qu'ils ont de meilleur ; fuivant les Chinois, dans la fcience politique, l'art de fe fortifier & de fe défendre. Bientôt les profits de fon commerce le mirent en état d'élever des remparts, de creufer des foffés, & de fe pourvoir d'artillerie. Ces premieres précautions le mirent à couvert d'un coup de main, & le garantirent des entreprifes des peuples barbares qui l'environnoient.

Il diftribua les terres à fes cultivateurs en pur don, fans aucune réferve de fes droits connus fous le nom de fervice, lods & ventes ; droits qui ne laiffant aucune propriété, font le fléau le plus terrible de l'Agriculture, & dont l'idée n'eft jamais tombée fous le fens commun des peuples fages ; il ajouta à ce premier bienfait, celui de procurer à fes colons, tous les inftruments néceffaires pour faire valoir les terres.

Dans ſon projet de former un peuple de laboureurs & de négociants, il crut ne devoir propoſer que les loix que la nature a données aux hommes de tous les climats; il ſut les faire reſpecter en leur obéiſſant le premier, en donnant l'exemple de la ſimplicité, du travail, de la frugalité, de la bonne foi & de l'humanité; il n'établit donc aucunes loix; il fit beaucoup plus, il établit des mœurs.

Son territoire devint le Pays de tous les hommes laborieux qui voulurent s'y établir. Son port fut ouvert à toutes les nations; bientôt les forêts furent abattues avec intelligence, les terres furent ouvertes & enſemencées de riz; des canaux tirés des rivieres inonderent les champs, & des moiſſons abondantes fournirent d'abord aux cultivateurs la matiere de leur ſubſiſtance, puis l'objet d'un commerce immenſe.

Les peuples barbares du voiſinage,

étonnés de la promptitude avec laquelle l'abondance avoit ſuccédé à la ſtérilité, vinrent chercher leur nourriture dans les magaſins de Ponthiamas. Ce petit territoire eſt regardé aujourd'hui comme le grenier le plus abondant de cette partie Orientale de l'Aſie. Les Malais, les Cochinchinois, Siam même, ce Pays naturellement ſi fertile, regardent ce port comme une reſſource aſſurée contre les diſettes.

Les procédés de la culture du riz, qui eſt la principale du Pays, ſont les mêmes qu'en Cochinchine. J'en parlerai ci-après; mon objet eſt de faire remarquer que ce n'eſt pas à une méthode particuliere de cultiver la terre, que les heureux habitants de Ponthiamas doivent l'abondance dont ils jouiſſent; mais à leurs loix & à leurs mœurs.

Si le négociant Chinois, fondateur de cette ſociété de laboureurs négociants, imitant le vulgaire des Souve-

rains de l'Aſie, avoit établi des impôts arbitraires; ſi par une invention féodale dont il avoit l'exemple chez ſes voiſins, il avoit voulu garder pour un ſeul la propriété des terres, en feignant de les céder aux cultivateurs; ſi dans un palais, il avoit établi le luxe à la place de la ſimplicité qu'il fit régner dans ſa maiſon; s'il avoit mis ſa grandeur à avoir une cour brillante, à ſe voir environné d'une foule de ſerviteurs inutiles, en donnant la préférence aux talents agréables; s'il avoit mépriſé ces hommes laborieux qui ouvrent la terre, l'arroſent de leur ſueur, & nourriſſent leurs freres; s'il avoit traité ſes aſſociés comme des eſclaves; s'il avoit reçu dans ſon port les étrangers, autrement que comme ſes amis, les terres de ſon territoire ſeroient encore en friche & dépeuplées, ou ſes malheureux habitants mourroient de faim, malgré toutes leurs connoiſſances ſur l'Agriculture,

& avec les inftruments les plus merveilleux , foit pour ouvrir la terre, foit pour l'enfemencer. Mais le fage Kiang-tfe, c'eft le nom du négociant Chinois dont je parle, perfuadé qu'il feroit toujours très-riche, fi fes cultivateurs l'étoient, n'établit qu'un droit médiocre fur les marchandifes qui entroient dans fon port; le revenu de fes terres lui parut fuffire pour le rendre puiffant. Sa bonne foi, fa modération, fon humanité le firent refpecter. Il ne prétendit jamais régner, mais feulement établir l'empire de la raifon. Son fils, qui occupe aujourd'hui fa placa, a hérité de fes vertus, comme de fes biens. Il eft parvenu par l'Agriculture & le commerce des denrées que produit fon territoire, à un tel degré de puiffance, que les barbares fes voifins lui donnent tous le titre de Roi qu'il dédaigne. Il ne prétend des droits de la Royauté que le plus beau de tous, celui de faire du bien à tous

les hommes; très-content d'être le premier laboureur & le premier négociant de ſon Pays, il mérite ſans doute, ainſi que ſon pere, un titre plus grand que celui de Roi, celui de bienfaicteur de l'humanité.

Qu'il me ſoit permis de le dire ici en paſſant; quelle différence entre de tels hommes, & ces Conquérants célebres, qui ont étonné, déſolé la terre, & qui, abuſant du droit de conquête, ont établi des loix, qui même après que le genre humain a été délivré d'eux, perpétuent encore les malheurs du monde pendant la ſuite des ſiecles!

Camboye & Tſiampa.

En ſortant de *Ponthiamas*, on trouve au nord les terres de *Camboye* & de *Tſiampa*. Elles ſont naturellement de la plus grande fertilité, ſur-tout celles de *Camboye*, qui paroiſſent avoir été anciennement bien cultivées; mais

le gouvernement de ces deux petits Etats, n'a aucune forme ſtable; les habitants, toujours occupés à détruire les tyrans, pour en recevoir d'autres, ont abandonné la culture. Leurs terres pourroient êtres couvertes de riz & de troupeaux, & ils ſont réduits à ne vivre que de quelques racines qu'ils arrachent au travers des ronces qui couvrent leurs champs.

Les voyageurs trouvent avec étonnement à quelque diſtance de la peuplade de Camboye, les ruines d'une ancienne ville bâtie en pierre, dont l'architecture a quelque rapport avec celle de l'Europe. Les terres des environs portent encore des traces de ſillons qui y furent autrefois. En cet endroit, tout annonce que l'Agriculture & les autres arts y ont fleuri; mais ils ſont diſparus avec la nation qui les poſſédoit. Celle qui habite aujourd'hui ce pays, n'a aucune hiſtoire, aucune tradition même qui puiſſe

donner des éclairciſſements à ce ſujet.

Cochinchine.

Les Cochinchinois voiſins de Camboye, du côté du Nord, voyant les terres de ce Royaume abandonnées, ſe ſont emparés, il y a quelques années, de celles qui étoient le plus à leur bienſéance, & ils y ont établi une bonne culture. La Province entiere de *Donnay*, ainſi uſurpée ſur le Camboye, eſt aujourd'hui le grenier de la Cochinchine. Ce Royaume, l'un des plus conſidérables de la partie orientale de l'Aſie, étoit, il n'y a tout au plus que 150 ans, habité par une petite nation barbare & ſauvage, connue ſous le nom de *Loi*, qui ne vivant que de la pêche, de racines & de fruits naturels du pays, cultivoient peu les terres.

Un Prince Tonquinois, malheureux dans la guerre qu'il eut à ſoutenir

contre le Roi de Tonquin, dont il étoit le Maire du Palais, passa avec ses soldats & ceux de son parti, la riviere qui sépare ce Royaume de celui de la Cochinchine. Les sauvages qui possédoient ce pays, s'enfuirent devant ces nouveaux arrivés, & se retirerent sur les montagnes de *Tsiampa*. Après quelques années de guerre contre leurs anciens ennemis qui les poursuivirent, les Tonquinois fugitifs de leur patrie, devinrent paisibles possesseurs du Pays, connu sous le nom de Cochinchine, qui a 200 lieues d'étendue du Nord au Sud, sur une largeur médiocre & très-inégale de l'Est à l'Ouest. Alors ils se livrerent entiérement à l'Agriculture; ils commencerent par cultiver le riz, qui étant la nourriture ordinaire des peuples de l'Asie, est une denrée de premiere nécessité. Ils se séparerent en petites peuplades qui s'établirent dans les plaines sur les bords des rivieres.

Bientôt la fertilité du ſol, long-temps inculte, récompenſa leurs travaux par l'abondance; la population augmenta en raiſon du produit de la culture; les peuplades s'étendirent de maniere que toutes les plaines de ce vaſte Pays, étant en valeur, les Cochinchinois ont été preſſés de s'étendre ſur celles de Camboye, qui étoient comme abandonnées. Je n'ai point vu de pays où les progrès de la population ſoient ſi ſenſibles qu'à la Cochinchine; ce qu'on peut attribuer non-ſeulement au climat & à l'abondance des terres, mais encore aux mœurs ſimples de la nation, à la vie ſage & laborieuſe des femmes, ainſi qu'à la multitude d'excellents poiſſons, qui, avec le riz, font la nourriture ordinaire du peuple.

Culture de différentes especes de Riz en Cochinchine.

Les Cochinchinois cultivent six especes de riz. *Le petit riz*, dont le grain est menu, allongé & transparent; c'est celui qui est le plus délicat, & qu'on fait manger aux malades. *Le gros riz long*, est celui dont la forme est ronde. *Le riz rouge*, ainsi nommé parce que le grain est enveloppé d'une peau de couleur rougeâtre, si adhérente, que les opérations ordinaires ne peuvent l'en détacher. Ces trois sortes de grains sont ceux dont le peuple se nourrit, & qui font l'abondance. Ils demandent de l'eau, & les terres qui les portent doivent être inondées.

Enfin, ils cultivent deux autres sortes de riz sec, c'est-à-dire, qui croissent dans des terres seches, & qui ne demandent, comme notre froment, d'autre eau que celle de la pluie.

L'une de ces eſpeces a le grain blanc comme la neige; lorſqu'il eſt cuit, il eſt très-viſqueux; on l'employe à faire différentes pâtes, telles que le Vermicelle. Ils ſont l'un & l'autre un grand objet de commerce pour la Chine; on ne les cultive que ſur les montagnes & les côteaux, après avoir donné à la terre une façon avec la bêche. On le ſeme à la vérité comme nous ſemons notre froment, vers la fin de Décembre ou dans les premiers jours de Janvier, temps auquel finit la ſaiſon des pluies; il n'eſt pas tout-à-fait trois mois en terre, & il rapporte beaucoup.

Je ſuis fondé à croire que la culture de ce grain précieux réuſſiroit en France, s'il nous étoit apporté. En 1749 & 1750, je traverſai pluſieurs fois les montagnes de la Cochinchine, où ce riz ſe cultive; elles ſont très-élevées, & la température de l'air y eſt froide. J'y obſervai au mois de

Janvier 1750, que le riz étoit très-verd, & avoit plus de trois pouces de hauteur, quoique la liqueur du thermometre de M. de Réaumur ne fût sur le lieu, qu'à 4 degrés au-dessus du point de congellation.

J'emportai à notre Isle de France quelques quintaux de ce grain, qui fut semé avec succès, & rapporta plus qu'en auroit fait aucune espece du Pays. Les Colons reçurent mon présent avec d'autant plus d'empressement, que ce riz, qui est plus fécond & de meilleur goût, n'a pas besoin d'inondation, & qu'étant sur la terre 15 ou 20 jours de moins que les autres, il peut être cueilli & fermé avant la saison des ouragans, qui emportent très-souvent les moissons des autres especes de riz. Ceux-ci sont plus tardifs; ils demanderoient des inondations que le peu d'intelligence des cultivateurs n'a pas permis jusqu'à ce jour de leur donner.

Il y avoit lieu d'efpérer que l'avantage attaché à la culture du riz fec, engageroit les Colons à le cultiver précieufement, & que de l'Ifle de France il auroit pu facilement nous être apporté par la fuite; mais j'ai tenté en vain d'en tirer de cette Ifle; les Colons à qui je me fuis adreffé n'ont pu m'envoyer que du riz commun, qui demande de l'eau & de la chaleur. La culture du riz fec a été abandonnée comme les autres à la maladreffe des efclaves, qui ont mêlé toutes les efpeces de riz; de forte que celui de Cochinchine étant mûr beaucoup plutôt que les autres, fon grain eft tombé avant la moiffon, & peu à peu l'efpece s'en eft perdue dans l'Ifle. Aujourd'hui il faut retourner à la fource pour en avoir. Un voyageur que fes affaires conduiroient en Cochinchine, & qui enverroit directement quelques livres feulement de ce grain précieux, pour en faire des ef-

ſais dans nos terres, mériteroit certainement notre reconnoiſſance.

Les Cochinchinois cultivent le riz ordinaire, à-peu-près de la même maniere que les Malabares de la côte de Coromandel. Après avoir donné avec la charrue deux façons à leur terre, ils ſement le riz dans un petit champ particulier, bien travaillé à la bêche; ils couvrent de quelques lignes d'eau la ſuperficie de ce champ; & dès que le riz a 5 à 6 pouces de hauteur, ils paſſent la herſe ſur leurs grandes terres, puis ils les inondent; alors ils arrachent leur riz qui eſt en pépiniere, & le tranſplantent dans de grandes terres par petits paquets de 4 à 5 brins, & à ſix pouces de diſtance les uns des autres. Ce ſont ordinairement les femmes & les enfants qui font cette opération.

Leur charrue reſſemble à notre ſouchée, avec la différence que le ſoc en eſt plus long & plus large. Ils n'em-

ployent que des buffles à leur labour. Ces animaux, dont l'eſpece eſt très-grande en Cochinchine, ſont plus forts que les bœufs dans les pays chauds, & ils ſe tirent mieux des boues. On les attele exactement comme des chevaux.

Les Cochinchinois n'ont aucune machine pour inonder leurs champs, mais ils n'en n'ont pas beſoin ; leurs plaines ſont dominées d'un bout du Royaume à l'autre, par une chaîne de hautes montagnes, remplies de ſources & de ruiſſeaux, qui viennent naturellement inonder les terres, ſuivant que leur cours eſt dirigé.

Ils cultivent encore pluſieurs ſortes de grains, tels que le maïs, des millets de différente ſorte, pluſieurs eſpeces de phaſéoles, des patates, des inham, & diverſes racines toutes propres à la nourriture de l'homme & des animaux. Mais la culture la plus importante pour eux, après celle du

riz, eſt la culture de la canne à ſucre. Il n'eſt aucun Pays en Aſie ſi abondant en cette denrée, que le Royaume de Cochinchine.

Cannes à ſucre.

On y cultive deux ſortes de cannes, l'une qui croît très-groſſe & très-haute, qui a des nœuds fort ſéparés les uns des autres, d'une couleur toujours verte, d'un ſuc très-abondant, mais peu chargée de ſel. Cette eſpece de canne eſt employée à nourrir & engraiſſer les beſtiaux.

Je remarquerai ici qu'il eſt d'expérience en Cochinchine, que de toutes les denrées comeſtibles, il n'en eſt aucune qui engraiſſe mieux & plus promptement les hommes & les animaux, que la canne mangée en verd, & le ſucre qu'on en tire.

L'autre eſpece eſt plus mince, plus petite, a les nœuds plus ſerrés. Lorſ-

qu'elle mûrit, elle prend une couleur jaune. Elle contient moins d'eau & de ſel.

Lorſque les Cochinchinois veulent cultiver la canne à ſucre, ils commencent par remuer la terre à deux pieds de profondeur. Cette opération ſe fait avec la planche; puis ils plantent 3 à 3 des boutons de canne dans un ſens couché, à-peu-près comme on plante la vigne dans pluſieurs de nos Provinces. Ces boutures ſont enfoncées à environ 18 pouces en terre, plantées en échiquiers, à 6 pieds environ de diſtance les uns des autres. On choiſit pour cette opération la fin de la ſaiſon des pluies, afin que la bouture ſoit arroſée juſqu'à ce qu'elle ait pouſſé des racines. Pendant les 6 premiers mois, on leur fait deux façons à la pioche, pour ſerfouir les herbes & réſeper le pied des cannes, en y accumulant la terre des environs.

Douze, & quelquefois quatorze mois

après la plantation, on fait la premiere récolte. Les cannes qui avoient été plantées à six pieds de distance, ont tellement tallé, qu'on ne peut plus entrer dans le champ que le fer à la main pour s'ouvrir un passage.

La canne coupée & liée en fagot se transporte au moulin pour en exprimer le suc. Je ne décrirai point ici la forme de ces machines qui ressemblent beaucoup à celles de nos Colonies de l'Amérique, dans lesquelles, au défaut d'eau, on employe des bœufs & des mulets pour mettre en mouvement les deux cylindres entre lesquels on fait passer les cannes à sucre. Ces artifices ont été décrits par plusieurs Voyageurs.

Le suc de la canne étant exprimé, le Cochinchinois le fait bouillir quelques heures dans de grandes chaudieres, pour faire évaporer au moins une partie de son eau, puis il le transporte au marché le plus voisin, pour

le vendre en cet état. Ici finiſſent l'induſtrie & les profits du cultivateur Cochinchinois. Des marchands achetent ce ſuc, qui reſſemble encore à de l'eau pure; ils le font cuire de nouveau, & jettant dans les chaudieres quelques matieres alkalines, telles que la cendre des feuilles de muſa ou bannanier, & de la chaux de coquillage; les Cochinchinois n'en connoiſſent point d'autre; ces ingrédients occaſionnent dans les chaudieres une écume confirable, que le raffineur a ſoin d'enlever. L'action des alkalis hâte la ſéparation du ſel d'avec l'eau; enfin, à force d'ébulition, ils réduiſent le ſuc de la canne en conſiſtance de ſyrop. Dès que ce ſyrop commence à perler, on le décante dans un grand vaiſſeau de terre, où on le laiſſe ſe rafraîchir environ une heure. Bientôt le ſyrop laiſſe paroître à ſa ſuperficie une croûte encore molle & de couleur jaunâtre; alors on ne perd pas un moment pour la vuider

vuider dans un vase conique, qu'on nomme *forme*. Sans l'opération intermédiaire du rafraîchissoir, le syrop se durciroit en masse, & n'étant pas grainé, manqueroit d'une qualité essentielle au sucre.

Les formes des sucreries Cochinchinoises sont, comme celles de nos Colonies Américaines, de terre cuite, de la hauteur d'environ 3 pieds, percées à leur extrêmité aiguë, & contiennent ordinairement 40 à 50 livres de sucre. Ces formes remplies se placent sur des vases de terre, dont l'ouverture est proportionnée pour pouvoir y introduire la pointe de la forme; ils doivent être assez grands pour contenir le syrop grossier qui découle du sucre au travers de quelques brins de paille, qui bouchent imparfaitement la petite ouverture de la forme.

Lorsqu'on juge que le syrop a pris la consistance de sel, dans toute la capacité du vase qui le contient, alors

on le terce pour le blanchir & le purifier.

On délaye dans un baquet une terre fine, blanchâtre & argilleuſe, avec aſſez d'eau pour que cette boue ainſi préparée n'ait pas beaucoup de conſiſtance; puis avec une truelle, on met l'épaiſſeur d'environ deux doigts ſur le ſucre, dans le vuide que ce ſel a laiſſé à l'ouverture de la forme en ſe condenſant, & en ſe purgeant de ſon ſyrop groſſier; l'eau enveloppée de terre ne pénetre que peu-à-peu l'intérieur du ſucre, le lave & entraîne inſenſiblement le ſyrop le plus adhérent avec toutes les parties étrangeres au ſel. Lorſque la terre s'eſt endurcie, on la remplace avec de la nouvelle terre délayée comme la premiere. Cette opération qui dure environ 12 à 15 jours, eſt la même en Cochinchine, que dans nos Colonies d'Amérique; mais quelques raffineurs Cochinchinois ont une autre méthode.

Au-lieu de terre délayée, ils coupent en petits morceaux le tronc d'un musa ou bananier, & rangent ces morceaux sur le sucre. Le tronc du musa est très-aqueux; son eau a une qualité détersive; elle n'échappe des fibres qui l'enveloppent que par de très-petites gouttes. Ceux qui suivent cette méthode prétendent que leur opération est moins longue, & que le sucre blanchit mieux.

Les Cochinchinois ne donnent point d'autre préparation à leur sucre; ils ne connoissent pas l'usage des étuves qui paroissent nécessaires dans les raffineries de l'Amérique. Après l'avoir terré suffisamment, ils le vendent dans les marchés publics, sur-tout aux Chinois & aux autres étrangers qui viennent dans leur port, attirés par la modicité du prix de cette denrée, qui ne se trouve nulle part à si bon marché qu'en Cochinchine.

Le sucre blanc de premiere qualité,

ſe vend ordinairement dans le port de *Faiſo*, en échange d'autres marchandiſes, à raiſon de 3 piaſtes ou 15 livres de notre monnoie, le quintal Cochinchinois qui équivaut à 150 L., 200 de nos livres, poids de marc. Le commerce de cette denrée eſt immenſe. La Chine ſeule, dont les terres n'en produiſent pas aſſez pour ſa conſommation, en tire de Cochinchine plus de 40 mille tonneaux toutes les années ; on ſait que le tonneau de mer eſt de 2 milliers.

Il faut remarquer, Meſſieurs, que la Cochinchine qui produit cette denrée en ſi grande abondance & à ſi bas prix, étant un Royaume nouveau, doit être regardé en quelque maniere comme une Colonie; remarquons auſſi que la canne à ſucre y eſt cultivée par des hommes libres, que tous les travaux de la cuite & de la raffinerie ſont exécutés par des mains libres. Comparons enſuite le prix de la den-

rée Cochinchinoise, avec celui de la même denrée cultivée & préparée par de malheureux esclaves dans les Colonies Européennes, & jugeons si, pour tirer du sucre de nos possessions, il étoit nécessaire d'autoriser par une loi l'esclavage des Africains transportés en Amérique.

Après ce que j'ai vu en Cochinchine, je ne puis douter que des cultivateurs libres, à qui on auroit partagé sans réserve les terres de l'Amérique, ne leur eussent fait rapporter le double du produit qu'en tirent les esclaves.

Qu'a donc gagné l'Europe policée, l'Europe si éclairée sur les droits de l'humanité, en autorisant par ses décrets les outrages journaliers faits à la nature humaine dans nos Colonies, en permettant d'y avilir les hommes au point de les regarder absolument comme des bêtes de charge? La loi de l'esclavage a été aussi contraire à ses

intérêts qu'à la loi naturelle & à son honneur; je l'ai remarqué plusieurs fois.

La liberté & la propriété sont les fondements de l'abondance & de la bonne Agriculture; je ne l'ai vu florissante que dans les Pays où ces deux droits de l'homme étoient bien établis. La terre qui multiplie ses dons avec une espece de prodigalité sous des cultivateurs libres, semble se dessécher même par la sueur des esclaves. Ainsi l'a voulu l'Auteur de la nature, qui a créé l'homme libre, & lui a abandonné la terre avec ordre que chacun cultivât sa possession à la sueur de son front, mais avec liberté.

Les Cochinchinois suivent plusieurs autres cultures très-importantes, soit pour leurs fabriques intérieures, soit pour leur commerce au-dehors.

Ils cultivent le cotonier, le mûrier, le poivrier, l'arbre de vernis, l'arequier, le thé, l'indigo, le *saffra-*

num, &, ce qui leur eft particulier, une plante qu'ils nomment *tfai*, qui étant mife en fermentation comme celle de l'indigo , fournit abondamment une fleur de couleur verte, qui feule donne en teinture un verd d'éméraude très-folide.

Cette plante feroit un préfent bien effentiel à faire à nos Colonies d'Amérique. Je ferois trop long fi j'entreprenois de décrire ici les procédés de toutes ces différentes cultures. Ils feront la matiere de quelques autres mémoires.

En général, les Cochinchinois poffedent d'excellentes terres, & ils les cultivent bien. Leurs montagnes font prefque toutes en friche, parce que la population n'eft pas même affez confidérable, pour mettre en valeur toutes les plaines qu'ils ont prifes fur le Camboye. Ils tirent néanmoins de ces montagnes le bois d'aigle ou d'aloès, qui eft le parfum le plus précieux

qu'il y ait ſur la terre; le bois de ſapan, qui eſt le même que celui de Bréſil, & la canelle en petite quantité, mais bien ſupérieure en qualité à celle de l'Iſle de Ceylan.

Les Chinois la payent 3 & 4 fois plus que celle qui leur eſt apportée de cette Iſle par les Hollandois. Ils tirent des bois admirables pour la menuiſerie, tel que le bois de roſe; d'excellents pour la conſtruction, tel que le thé, qui eſt préféré pour conſtruire les galeres royales, qui ſont toujours au nombre de cent, & dans leſquelles on n'a rien à deſirer, tant pour la coupe, que pour la ſolidité & la magnificence. Enfin, ils tirent des forêts & des montagnes qu'elles couvrent, l'ivoire, le muſc, la cire, le fer & l'or en très-grande abondance.

Ces mêmes montagnes ſont pleines de gibier, tels que cerfs, gaſelles, chevres ſauvages, paons, faiſans, &c. La chaſſe eſt libre, mais dangereuſe,

à cause de la quantité de tigres, d'éléphants, de rhinocéros, & d'autres animaux carnassiers ou malfaisants, dont les forêts sont pleines.

La mer qui baigne leurs côtes abonde en excellents poissons, ainsi que leurs rivieres. La pêche est libre, & les Cochinchinois s'y adonnent beaucoup. J'ai déja dit que le poisson étoit avec le riz, la principale nourriture du peuple.

Les animaux domestiques qu'ils élevent, sont le cheval pour les voyages, le buffle pour les labours, le bœuf, le cochon, la chevre, des poules d'une très-grande espece, des oies & des canards pour leur nourriture. Tous ces animaux réussirent très-bien, & se trouverent en abondance. Le Roi s'est réservé à lui seul le droit de nourrir des éléphants pour la guerre, & c'est un droit qui n'est pas à envier. Il en entretient ordinairement 400, qui lui coûtent plus que ne feroient 4000 soldats. Les Cochinchi-

nois ont peu de bons fruits; l'ananas & les orangers de différentes sortes, sont les meilleurs de leur Pays. Ils ne cultivent pas la vigne, quoiqu'elle soit une production naturelle de leurs terres. Ils ne sont pas riches en légumes; de sorte que leurs vergers & leurs jardins sont très-peu de chose. Ils se sont attachés jusqu'à ce jour aux cultures essentielles.

Quoique l'Agriculture de la Cochinchine ne soit pas encore parvenue au degré de perfection où elle pourroit être poussée dans d'aussi excellentes terres, les mœurs de la nation lui sont très-favorables, & on doit convenir qu'elle est florissante. Le peuple Cochinchinois est doux, hospitalier, frugal, laborieux. On ne voit aucun mendiant dans le Pays, on n'y entend parler ni de vols, ni de meurtres.

Un étranger peut parcourir le Royaume du Nord au Sud, excepté la Capitale, sans craindre d'être insulté. Il

sera reçu par-tout avec une curiosité importune, mais avec bonté. J'ai vu chez cette nation un usage singulier, & qui prouve bien la bonté de son caractere. Un Cochinchinois qui voyage, & qui n'a pas de quoi payer sa nourriture dans les auberges, entre dans la premiere maison de la peuplade où il se trouve; personne ne lui demande ce qu'il veut, il ne dit rien à personne, il attend en silence l'heure du repas. Dès que le riz est servi, il s'approche, se met à table avec les gens de la maison, mange, boit & s'en va sans que personne lui ait fait aucune question, ni sans qu'il ait dit une seule parole. On a vu que c'étoit un homme, & par conséquent un frere qui pouvoit être dans le besoin, on l'a reçu sans autre information.

Les six premiers Rois fondateurs de la Monarchie, gouvernerent la nation comme un pere gouverne sa fa-

mille; ils établirent l'empire de la ſeule loi naturelle en lui obéiſſant les premiers. Chefs d'une grande famille de laboureurs, ils donnerent l'exemple du labourage; ils honorerent & protégerent l'Agriculture, comme le travail le plus utile & le plus digne de l'homme. Ils ne demanderent jamais à leurs ſujets qu'une ſeule offrande annuelle, pour fournir aux fraix de leur défenſe, contre les Tonquinois leurs ennemis.

Cette impoſition unique étoit répartie avec équité ſur les têtes. Chaque homme en état de travailler la terre payoit au Magiſtrat pour le Prince, une ſomme modique proportionnée à la conſtitution de ſon corps, à la force de ſes bras, & rien de plus. C'eſt ſous leur regne que la nation s'eſt ſi fort multipliée à l'aide de l'abondance, fournie par la culture des terres. Tant qu'ils vécurent, les clauſes du contrat paſſé ſur les rives du fleuve qui

sépare le Tonquin de la Cochinchine, entre les chefs de leur famille & le parti qui l'accompagnoit dans sa retraite, furent religieusement observées. C'est à cette fidélité réciproque que la Cochinchine doit l'état florissant de sa population, de son Agriculture, & sa puissance. Leur successeur qui regne aujourd'hui a hérité de la bonté de leur cœur; mais il a la foiblesse de se laisser maîtriser par ceux qui se disent ses esclaves. Ces malheureux ont eu l'art de séparer l'intérêt du Prince, de celui de ses sujets. Ils lui ont inspiré la soif des richesses particulieres. L'or abondant tiré des mines sous son regne, a commencé par faire négliger l'Agriculture. Bientôt introduit dans le palais, il a été suivi de la corruption & du luxe qui en est la preuve.

Le Prince a été insensiblement amené à mépriser les habitations simples de ses ancêtres. Il lui a fallu un pa-

lais d'une lieue de circonférence, enfermé par une muraille de briques, & bâti ſur le modele de celui de Pekin. 1600 pieces de canon qui entourent ce palais, annoncent au peuple la perte prochaine de ſes droits & de ſa liberté.

Il a fallu palais d'hyver, palais d'été, & palais d'automne. Pour fournir à tant de dépenſes, l'ancienne impoſition n'a pas ſuffi; on l'a augmentée; on en a imaginé de nouvelles, qui n'étant plus des offrandes volontaires, ne peuvent être levées que par la force, & avec tout l'attirail de la tyrannie. Les Courtiſans, intéreſſés à la corruption du chef, lui ont donné le titre de Roi du ciel, *vous Tſoi;* à force de ſe l'entendre donner, il a cru pouvoir le prendre.

Pourquoi, me dit-il un jour lui-même, *ne viens-tu pas plus ſouvent faire ta cour au Roi du ciel?*

Ces hommes adroits qui aſſiegent toutes les portes du palais, ont eu

l'habileté de se soustraire à la justice ordinaire des Magistrats ; & ils profitent de cette exemption pour aller dans les Provinces vexer & piller les laboureurs.

J'ai vu le long des grands chemins, des villages entiers nouvellement abandonnés de leurs habitants, opprimés par des corvées continuelles, les terres des environs retomboient en friche. Au milieu de ce désordre naissant, le Prince dont le cœur a été surpris, & qui ignore seul les indignités de ceux qui l'environnent, conserve encore du respect pour les anciennes mœurs ; il ne donne plus comme ses aïeux, l'exemple du labourage, mais son intention est de protéger l'Agriculture.

Je l'ai vu à la nouvelle année, présider avec la simplicité de ses ancêtres à l'assemblée générale de la nation, qui se tient annuellement ce jour-là en plein champ, pour y renouveller

le ferment réciproque de l'obſervation du contrat primordial, qui l'a établi le pere de ſon peuple, en lui donnant un ſeul droit; mais le plus beau de tous, eſt celui de rendre ſa nation heureuſe.

Lorſqu'il parle de ſes ſujets, il ne les appelle encore que ſes enfants. Je l'ai vu aſſiſter comme ſimple particulier à l'aſſemblée annuelle de ſa famille, ſuivant l'ancien uſage de la nation, aſſemblée à laquelle préſide toujours le plus ancien, ſans égard aux dignités de ceux qui ont moins d'âge; mais il m'a paru qu'il n'y avoit dans cette pratique que de la formalité. On conçoit aiſément que là où le Roi du ciel ſe préſente, les hommes ne ſont rien.

Il eſt vrai que la corruption n'a pas généralement gagné le peuple qui conſerve ſes mœurs. Elle eſt encore renfermée dans le palais & dans la Capitale; mais la ſource eſt trop éle-

vée pour que ſes eaux empoiſonnées ne coulent pas dans les plaines. C'eſt toujours par les chefs que commence la corruption d'un peuple.

Lorſqu'elle aura gagné tous les états, lorſque les fondements de l'Agriculture, la liberté & la propriété déja attaquées par les Grands, auront été renverſées, lorſque la profeſſion de laboureur ſera devenue par degrés la plus mépriſée & la moins lucrative, que deviendra alors l'Agriculture? Sans une Agriculture floriſſante, que deviendra tout ce peuple multiplié ſous ſon ombre; que deviendront & le Prince & les ſujets?

Ils deviendront ce qu'eſt devenue la nation qui a poſſédé le Pays avant eux, & même avant les Sauvages qui le céderent aux Cochinchinois; il ne reſte de cette nation que les ruines d'une muraille immenſe qu'on trouve auprès de la Capitale, & qui paroît avoir été l'enceinte d'une grande ville.

Aucune hiſtoire, aucune tradition n'a conſervé la mémoire du peuple qui bâtit autrefois cette muraille avec des briques, d'une forme telle qu'il ne s'en voit pas dans le reſte de l'Aſie. A voir la corruption qui menace les mœurs des Cochinchinois, on doit préſumer que leur Agriculture diminuera au-lieu d'augmenter, quelques efforts qu'ils puiſſent faire pour la ſoutenir.

Chine.

Je m'approche du terme de mes voyages. En quittant les côtes de la Cochinchine, en faiſant voile au Nord-Eſt, la route me conduit en Chine, que les Cochinchinois ſes voiſins nomment avec reſpect, le *Royaume de la grande lumiere, Nuſe d'ai Ming*. Après quelques jours de navigation, je ne découvre encore aucune terre, & j'apperçois à l'horiſon une forêt de mâts; une multitude innombrable de bateaux

couvre la mer. Ce ſont des milliers de pêcheurs, qui cherchent dans les eaux la nourriture d'un grand peuple. Je découvre enfin les terres, & j'avance juſqu'à l'embouchure du Tigre, toujours au milieu des pêcheurs qui jettent leurs filets de toute part. J'entre dans la riviere de Canton; elle eſt peuplée comme la terre. Ses deux rives ſont bordées de bâtiments à l'ancre; une quantité prodigieuſe de bateaux la parcourent dans tous les ſens à la rame & à la voile, & s'échappent aux yeux en entrant dans des canaux creuſés de mains d'hommes, au travers des campagnes à perte de vue, que ces canaux arroſent & fertiliſent. Des champs immenſes couverts de riches moiſſons, au milieu deſquels s'élevent de tous côtés des villages très-bien bâtis, ornent le fond du tableau. Des montagnes coupées en terraſſes, & taillées en amphithéâtres en forment le lointain.

J'arrive à Canton; nouveau ſpectacle : le bruit, le mouvement, la foule augmentent : la terre & les eaux, tout eſt couvert d'hommes. Etonné d'une ſi grande multitude, je m'informe du nombre des habitants de Canton & de ſes fauxbourgs; d'après les différents rapports, je juge que cette ville ne contient pas moins de huit cents mille ames. Ma ſurpriſe augmente en apprenant qu'à 5 lieues au nord de Canton, on trouve en remontant la riviere, un village nommé *Fachan*, qui contient un million d'habitants, & que tout ce vaſte Empire qui a environ 600 lieues du Nord au Sud, & autant de l'Eſt à l'Oueſt, eſt couvert d'un peuple innombrable.

Par quel art la terre peut-elle fournir la ſubſiſtance à une ſi nombreuſe population? Les Chinois poſſedent-ils quelque ſecret pour multiplier les grains & les denrées qui nourriſſent l'homme? Pour me tirer de mon in-

certitude, je parcours les campagnes, je m'introduis chez les laboureurs, qui en général ſont aiſés, polis, affables, communément un peu lettrés & inſtruits des uſages, comme les habitants des villes. J'examine, je ſuis leurs opérations, & je vois que tout leur ſecret conſiſte à bien amander leur terre, à la remuer profondément dans les temps convenables, à l'enſemencer à propos, à mettre en valeur toute terre qui peut rapporter quelque choſe, & à préférer à toute autre culture celle des grains qui ſont de premiere néceſſité.

Ce ſyſtême d'Agriculture, au dernier article près, paroît être le même que celui qui eſt répandu dans tous nos Ouvrages anciens & modernes, qui ont traité cette matiere; il eſt connu de nos plus ſimples laboureurs; mais ce qui étonnera l'Agriculteur Européen le plus habile, ſera d'apprendre que les Chinois n'ont aucune

prairie, ni naturelle, ni artificielle, & qu'ils ne connoiſſent pas les jacheres, c'eſt-à-dire, qu'ils ne laiſſent jamais repoſer les terres.

Les laboureurs Chinois, regarderoient une prairie quelconque comme une terre en friche. Ils mettent tout en grain, & par préférence, les terres qui, comme celles que nous ſacrifions en prairies, ſont plus baſſes, & par conſéquent plus fertiles, peuvent être arroſées; ils prétendent qu'une meſure de terre enſemencée en grains rendra autant de paille pour nourrir les animaux, qu'elle auroit rendu de foin, & que, par leur méthode, on gagne tout le produit en grains pour nourrir des hommes, ſauf à partager avec les animaux une petite partie de ce grain, s'il s'en trouve du ſuperflu. Voilà leur ſyſtême ſuivi d'un bout de l'Empire à l'autre depuis l'origine de la Monarchie, confirmé par l'expérience de plus de 40 ſiecles,

chez la nation du monde la plus attentive à ſes intérêts.

Ce qui rend ce plan d'Agriculture plus inconcevable, c'eſt de voir que leurs terres ne ſe repoſent jamais. Les citoyens zélés qui travaillent depuis quelques années à ranimer parmi nous cet art ſi négligé, ont regardé comme le premier & le meilleur de tous les moyens, la multiplication des prairies artificielles au défaut des naturelles, pour pouvoir fournir aux engrais, ſans oſer néanmoins en eſpérer la ſuppreſſion des jacheres, à quelque point que fût jamais porté la multiplication des prairies.

Ce ſyſtême qui paroît le plus plauſible de ceux qu'ils ont imaginé, celui qui ſemble avoir été le mieux reçu de nos Agriculteurs, eſt néanmoins contredit par l'expérience conſtante de la plus grande, de la plus ancienne nation Agricole qu'il y ait ſur la terre, & qui regarde l'uſage des prai-

ries & des jacheres comme un abus nuiſible à l'abondance & à la population, qui ſont après tout l'unique objet de l'Agriculture.

Un laboureur Chinois ne pourroit s'empêcher de rire, ſi on lui diſoit, que la terre a beſoin de repos à certain terme fixe; il diroit certainement que nous ſommes loin du but, s'il pouvoit lire nos Traités anciens & modernes, nos ſpéculations merveilleuſes ſur l'Agriculture. Et que ne diroit-il pas, s'il voyoit nos landes, une partie de nos terres en friche, une autre employée en cultures inutiles, le reſte mal travaillé; ſi parcourant nos campagnes, il voyoit la miſere extrême, & la barbarie de ceux qui les cultivent? Les terres Chinoiſes, en général, ne ſont pas de meilleure qualité que les nôtres; on en voit comme chez nous de bonnes, de médiocres & de mauvaiſes; de terres fortes & légeres; des terres argilleuſes

&

& des terres où le ſable, les pierres & les cailloux dominent.

Toutes ces terres rapportent annuellement, même dans les Provinces du Nord, une & deux fois l'année, quelques-unes même cinq fois en deux années, dans les Provinces méridionales, ſans jamais ſe repoſer depuis pluſieurs milliers d'années qu'elles ſont miſes en valeur.

Les Chinois employent les mêmes engrais que nous, pour rendre à leurs terres les ſels & les ſucs qu'une production continuelle leur enleve ſans ceſſe. Ils connoiſſent les marnes, ils ſe ſervent du ſel commun, de la chaux, des cendres, du fumier de tous les animaux quelconques, & préférablement à tout autre, celui que nous jettons dans nos rivieres; ils ſe ſervent des urines qui ſont ménagées avec ſoin dans toutes les maiſons, dont elles font un revenu; en un mot tout ce qui eſt ſorti de la terre

y eſt rapporté avec la plus grande exactitude, ſous quelque forme que la nature ou l'art l'ait converti.

Lorſque les engrais leur manquent, ils y ſuppléent pour le moment par un profond labour à la bêche, qui amene à la ſuperficie du champ une terre nouvelle chargée des ſucs de celle qui deſcend à la place.

Sans prairies, ils élevent la quantité de chevaux, de buffles, de bœufs & autres animaux de toute eſpece néceſſaires à leur labour, à leur ſubſiſtance & aux engrais. Ces animaux ſont nourris, les uns de paille, les autres de racines, de feves & grains de toute eſpece. Il eſt vrai qu'ils ont moins de chevaux & moins de bœufs en proportion que nous, & ils n'en ont pas beſoin.

Tout le Pays eſt coupé de canaux creuſés par les hommes, & tirés d'une riviere à une autre, qui partagent & arroſent ce vaſte Empire comme un

jardin dans toutes ses parties. Les voyages & les transports, presque toutes les voitures se font par les canaux avec plus de facilité & moins de fraix. Ils ne sont pas même dans l'usage de faire tirer leurs bateaux par des chevaux ; ils ne se servent que de la voile, & sur-tout de la rame, qu'ils font valoir avec un art singulier, même pour remonter les rivieres. Dans tout ce que les hommes peuvent faire à un prix modique, on n'employe pas des animaux.

En conséquence, les rivages des canaux & des fleuves, sont cultivés jusqu'au bord de l'eau ; on ne perd pas un pouce de terre. Les chemins publics ressemblent à nos sentiers ; des canaux sans doute valent mieux que des grands chemins. Ils portent la fertilité dans les terres, ils fournissent au peuple la plus grande partie de subsistance en poissons. Il n'y a aucune comparaison entre le fardeau que

porte un bateau, & celui qu'on peut charger ſur une voiture par terre; nulle proportion dans les dépenſes.

Les Chinois connoiſſent encore moins l'uſage, ou plutôt le luxe des carroſſes & des équipages de toute eſpece, que nous voyons dans les principales villes de l'Europe. Tous ces chevaux raſſemblés par milliers dans nos Capitales, y conſomment preſque en pure perte, le produit de pluſieurs milliers d'arpents de nos meilleures terres, qui étant cultivées en grains, fourniroient la ſubſiſtance à une grande multitude qui meurt de faim. Les Chinois aiment mieux nourrir des hommes que des chevaux.

L'Empereur & les Magiſtrats ſont portés dans les villes avec ſûreté & dignité par des hommes; leur marche eſt tranquille & noble; elle ne nuit pas aux hommes de pied. Ils voyagent dans des eſpeces de galeres plus commodes, plus ſûres, auſſi magni-

fiques & moins dispendieuses que nos équipages de terre.

J'ai dit que les Chinois ne perdoient pas un pouce de terre ; ils sont donc bien éloignés de former des parcs immenses dans d'excellentes terres, pour y nourrir exclusivement & au mépris de l'humanité, des bêtes fauves. Les Empereurs, même les Tartares, n'ont jamais formé de ces parcs, encore moins les grands Seigneurs, c'est-à-dire les Magistrats, les Lettrés : une idée semblable ne sauroit jamais tomber dans l'esprit d'un Chinois. Leurs maisons de campagne & de plaisance même, ne présentent par-tout que des cultures utiles, agréablement diversifiées. Ce qui en fait le principal agrément, est une situation riante habilement ménagée, où regne dans l'ordonnance de toutes les parties qui forment l'ensemble, une imitation heureuse du beau désordre, du désordre le plus agréable de la nature

dont l'art a emprunté tous les traits.

Les côteaux les plus pierreux que les cultivateurs de l'Europe mettroient en vignoble, ſont forcés par le travail à rapporter du grain. Les Chinois connoiſſent la vigne dont ils cultivent quelques treilles ; mais ils regardent comme un luxe & une ſuperfluité le vin qu'elle produit : ils croiroient pécher contre l'humanité, de chercher à ſe procurer par la culture une liqueur agréable, tandis que, faute du grain qu'auroit produit le terrein mis en vignoble, quelque homme du peuple courroit riſque de mourir de faim.

Les montagnes même les plus eſcarpées ſont rendues pratiquables; on les voit à Canton, & d'une extrémité de l'Empire à l'autre, toutes coupées en terraſſes repréſentant de loin des pyramides immenſes diviſées en pluſieurs étages, qui ſemblent s'élever au ciel. Chacune de ces terraſſes porte

annuellement sa moisson de quelque espece de grain, souvent même du riz; & ce qu'il y a d'admirable, est de voir l'eau de la riviere, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse jusqu'à son sommet par le moyen d'un chapelet portatif, que deux hommes seuls transportent & font mouvoir.

La mer, elle-même, qui semble menacer la masse solide du globe qu'elle environne, a été forcée par le travail & l'industrie, à céder une partie de son lit aux cultivateurs Chinois.

Les deux plus belles Provinces de l'Empire, celle de *Nankain* & de *Tché-kiang*, autre fois couvertes par les eaux, ont été réunies au continent il y a quelques milliers d'années, avec un art bien supérieur à celui qu'on admire dans les ouvrages modernes de la Hollande.

Les Chinois ont eu à lutter contre

une mer dont le mouvement naturel d'Orient en Occident, la porte sans cesse contre les côtes de ces deux Provinces, tandis que la Hollande n'a eu à combattre qu'une mer, qui, par ce même mouvement naturel fuit toujours sensiblement ses côtes Occidentales.

La nation Chinoise est capable des plus grands travaux ; je n'en ai pas vue de plus laborieuse dans le monde. Tous les jours de l'année sont des jours de travail, excepté le premier destiné à se visiter réciproquement, & le dernier consacré à la cérémonie des devoirs qui se rendent aux ancêtres. Un homme oisif seroit souverainement méprisé ; il seroit regardé comme un membre paralytique à charge au corps dont il fait partie. Le Gouvernement du Pays ne le souffriroit pas ; bien différent en cela des autres nations Asiatiques, où l'on n'estime guere que ceux dont l'état est de ne rien faire. Un ancien Empereur Chi-

nois, exhortant le peuple au travail dans une inſtruction publique, l'avertit que s'il y a dans un coin de l'Empire un homme qui ne faſſe rien, il doit y en avoir ailleurs un autre qui ſouffre & qui manque du néceſſaire. Cette maxime ſage eſt dans l'eſprit de tous les Chinois; & pour ce peuple docile à la raiſon, qui dit une maxime de ſageſſe, dit une loi.

Voilà, Meſſieurs, une légere eſquiſſe du tableau général de l'Agriculture des Chinois, & de leurs diſpoſitions pour cet art. Les bornes de ce diſcours ne me permettent pas de m'étendre aujourd'hui ſur le détail des différentes cultures que j'ai vues dans le Pays. J'obſerverai ſeulement que ces cultures ſont telles qu'elles fourniſſent abondamment à tous les beſoins, & même à l'aiſance de la plus grande population qu'il y ait au monde; de ſorte qu'avec ſes laboureurs, la Chine ſe ſuffit à elle-même, & peut

de son superflu faire un grand commerce au-dehors.

D'après cette observation, on peut juger qu'il n'est point de contrée sur la terre où l'Agriculture soit plus florissante qu'en Chine; mais ce n'est ni aux procédés particuliers que suivent les cultivateurs, ni à la forme de leur charrue & de leur semoir, qu'elle doit cet état florissant de sa culture, & l'abondance qui en est la suite.

Elle la doit à son Gouvernement, dont les fondements profonds & inébranlables furent posés par la raison seule, en même temps que ceux du monde; à ses loix dictées par la nature aux premiers hommes, & conservées précieusement de génération en génération depuis le premier âge de l'humanité, dans tous les cœurs réunis d'un peuple innombrable, plutôt que dans des codes obscurs, dictés par des hommes fourbes & trompeurs.

Enfin, la Chine doit la prospérité

de son Agriculture à ses mœurs simples, comme à ses loix également avouées par la nature & par la raison.

L'Empire fut fondé par des laboureurs dans ces temps heureux, où le souvenir des loix du Créateur n'étant pas encore perdu, la culture des terres étoit le travail le plus noble, le plus digne des hommes, & l'occupation de tous. Depuis *Fou-hi*, qui fut le premier chef de la nation, quelques centaines d'années apres le déluge, si l'on suit la version des Septante, & qui en cette qualité présidoit au labourage, tous les Empereurs, sans exception jusqu'à ce jour, se sont fait gloire d'être les premiers laboureurs de leur Empire.

L'Histoire Chinoise a conservé précieusement le trait de générosité des deux anciens Empereurs, qui ne voyant point parmi leurs enfants d'héritiers dignes d'un trône, sur lequel la vertu seule a droit de s'asseoir, nomme-

rent des ſimples laboureurs pour y monter après eux. Ces laboureurs firent le bonheur du monde pendant de très-longs regnes, ſuivant les Livres Chinois, & leur mémoire eſt dans la plus grande vénération. On ſent combien des exemples ſemblables honorent & animent l'Agriculture.

La nation Chinoiſe a toujours été gouvernée comme une famille, dont l'Empereur eſt le pere. Ses ſujets ſont ſes enfants, ſans autre inégalité que celle qu'établiſſent le mérite & les talents. Ces diſtinctions puériles de nobleſſe & de roture, d'*homme de naiſſance* & d'*homme de rien*, ne ſe trouvent que dans le jargon des peuples nouveaux & encore barbares, qui, ayant oublié l'origine commune, inſultent ſans y penſer, & aviliſſent toute l'eſpece humaine. Ceux donc le gouvernement eſt ancien, & remonte juſqu'au premier âge du monde, ſavent que les hommes naiſſent tous égaux,

tous freres, tous nobles. Leur langue n'a pas encore inventé de terme, pour exprimer cette prétendue distinction des naissances. Les Chinois qui ont conservé leurs annales depuis les temps les plus reculés, & qui sont tous également les enfants de l'Empereur, n'ont jamais pu soupçonner une inégalité d'origine entr'eux.

De ce principe que l'Empereur est le pere, & les sujets ses enfants, naissent tous les devoirs de la société, tous ceux de la morale, toutes les vertus humaines, la réunion de toutes les volontés pour le bien commun de la famille, par conséquent l'amour du travail, & sur-tout de l'Agriculture.

Cet art est honoré, protégé, pratiqué par les Empereurs, par les grands Magistrats, qui sont la plupart des fils de simples laboureurs élevés, suivant l'usage constant, par leur seul mérite, aux premieres dignités de l'Empire; enfin, par toute la nation,

qui a le bon ſens d'honorer l'art le plus utile, celui qui nourrit les hommes, préférablement aux arts de moindre néceſſité.

Cérémonie de l'ouverture des Terres.

Chaque année, le quinzieme jour de la premiere Lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de Mars, l'Empereur fait en perſonne la cérémonie de l'ouverture des terres. Le Prince ſe tranſporte en grande pompe au champ deſtiné à la cérémonie. Les Princes de la famille Impériale, les Préſidents des cinq grands Tribunaux, & un nombre infini de Mandarins, l'accompagnent; deux côtés du champ ſont bordés par les Officiers & les Gardes de l'Empereur; le troiſieme eſt réſervé à tous les laboureurs de la Province, qui accourent pour voir leur art honoré & pratiqué par le Chef de l'Empire; les Mandarins occupent le quatrieme.

L'Empereur entre ſeul dans le champ, ſe proſterne, & frappe neuf fois la tête contre terre pour adorer le *Tien*, c'eſt-à-dire le Dieu du ciel; il prononce à haute voix une priere réglée par le Tribunal des rites, pour invoquer la bénédiction du grand Maître ſur ſon travail, & ſur celui de tout ſon peuple qui eſt ſa famille; enſuite, en qualité de premier Pontife de l'Empire, il immole un bœuf qu'il offre au Ciel, comme au maître de tous les biens; pendant qu'on met la victime en pieces, & qu'on la place ſur un autel, on amene à l'Empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le Prince quitte ſes habits Impériaux, ſaiſit le manche de la charrue, & ouvre pluſieurs ſillons dans toute l'étendue du champ; puis d'un air aiſé, il remet la charrue aux principaux Mandarins qui labourent ſucceſſivement; ſe piquant les uns & les autres de faire ce tra-

vail honorable avec plus de dextérité. La cérémonie finit par diſtribuer de l'argent & des pieces d'étoffe aux laboureurs qui ſont préſents, & dont les plus agiles exécutent le reſte du labourage avec adreſſe & promptitude en préſence de l'Empereur.

Quelques temps après qu'on a donné à la terre tous les labours & les engrais néceſſaires, l'Empereur vient de nouveau commencer la ſemaille de ſon champ, toujours avec cérémonie & en préſence des laboureurs.

La même cérémonie ſe pratique le même jour dans toutes les Provinces de l'Empire par les Vice-Rois, aſſiſtés de tous les Magiſtrats de leur département, & toujours en préſence d'un grand nombre de laboureurs de la Province. J'ai vu cette ouverture des terres à Canton, & je ne me rappelle pas avoir jamais vu aucune des cérémonies inventées par les hommes, avec autant de plaiſir & de ſatisfac-

tion que j'en ai eu à confidérer celle-là.

Encouragements de l'Agriculture.

L'Agriculture Chinoife a bien d'autres encouragements. Chaque année les Vice-Rois de chaque Province envoyent à la Cour les noms des laboureurs qui fe font le plus diftingués dans leur culture, foit en défrichant & faifant valoir des terreins regardés comme ftériles, foit en faifant rapporter davantage par une meilleure culture, un terrein anciennement mis en valeur.

Tous ces noms font préfentés à l'Empereur qui accorde aux cultivateurs nommés, des titres honoraires pour les diftinguer du commun. Si un laboureur a fait quelque découverte importante, & qui puiffe influer fur l'amélioration de l'Agriculture publique, ou fi par quelque endroit il

mérite des égards plus diſtingués que les autres, l'Empereur l'appelle à Pékin, le fait voyager aux fraix de l'Empire, & avec dignité, le reçoit dans ſon Palais, l'interroge ſur ſes talents, ſur ſon âge, ſur le nombre de ſes enfants, ſur l'étendue & la qualité de ſes terres, l'accable de bontés, & le renvoye à ſa culture avec un titre honorable, & comblé de bienfaits.

Lequel eſt le plus heureux, Meſſieurs, ou du Prince qui ſe conduit ainſi, ou de la nation qui eſt ainſi gouvernée ? Chez un peuple où tous ſont égaux & où tous aſpirent après les diſtinctions, de tels encouragements doivent bien inſpirer l'amour du travail & l'émulation pour la culture des terres.

Attention du Gouvernement Chinois.

En général, toute l'attention du

Gouvernement Chinois eſt dirigée vers l'Agriculture. Le ſoin principal d'un pere de famille doit être de penſer à la ſubſiſtance de ſes enfants. Ainſi l'état des campagnes eſt le grand objet des travaux, des veilles & des ſollicitudes des Magiſtrats. On conçoit facilement qu'avec de telles diſpoſitions, le Gouvernement n'a pas négligé d'aſſurer aux cultivateurs, la liberté, la propriété & l'aiſance qui ſont les ſeuls fondements d'une bonde Agriculture.

Les Chinois jouiſſent librement de leurs poſſeſſions particulieres & des biens qui, ne pouvant être partagés par leur nature, appartiennent à tous; tels que la mer, les fleuves, les canaux, le poiſſon qu'ils contiennent, & toutes les bêtes ſauvages; ainſi la navigation, la pêche & la chaſſe ſont libres. Celui qui achete un champ ou qui le reçoit en héritage de ſes peres, en eſt ſeul Seigneur & maître.

Les terres ſont libres comme les hommes, par conſéquent point de ſervices & partages, point de lods & ventes, point de ces hommes intéreſſés à deſirer le malheur public, de ces fermiers qui ne s'enrichiſſent jamais plus que lorſqu'un défaut de récolte a ruiné les campagnes, & réduit le malheureux laboureur à mourir de faim, après avoir ſué toute l'année pour nourrir ſes freres; point de ces hommes dont la profeſſion deſtructive a été enfantée dans le délire des loix féodales, ſous les pas deſquels naiſſent des milliers de procès qui arrachent le cultivateur à la charrue, pour l'envoyer dans les retraites obſcures & dangereuſes de la chicane, défendre ſes droits & perdre un temps précieux pour la nourriture des hommes.

Les impôts établis à la Chine sont invariables.

Enfin, il n'y a point d'autre Seigneur, d'autre décimateur que le pere commun de la famille, l'Empereur. Les Bonzes, accoutumés à recevoir les aumônes d'un peuple charitable, seroient mal reçus de prétendre que cette aumône est un droit que le Ciel leur a donné.

La Dixme.

Cet impôt, qui n'est pas exactement la dixieme partie du produit, est réglé suivant la nature des terres ; dans le mauvais sol, ce n'est que la trentieme partie, &c. La dixieme portion de tous les biens de la terre appartient à l'Empereur. Voilà le seul & unique droit imposé sur les terres, le seul tribut connu en Chine depuis l'ori-

gine de la Monarchie ; & ce qu'il y a d'heureux, le refpect des Chinois pour les ufages anciens eft tel, qu'il ne fauroit tomber dans l'efprit de l'Empereur de vouloir l'augmenter, ni dans celui des fujets de craindre cette augmentation.

Le peuple le paye en nature, non à des fermiers avides, mais à des Magiftrats integres qui en font les régiffeurs naturels. Qui pourroit calculer le montant de ce tribut qui paroît fi modique, mais qui eft levé fur toutes les terres d'un auffi vafte Empire, le mieux cultivé qu'il y ait au monde ?

Ce tribut eft payé avec d'autant plus de fidélité, qu'on connoît l'ufage auquel il eft deftiné. On fait que la partie de cette dixme eft renfermée dans des magafins immenfes, diftribués dans toutes les Provinces de l'Empire, & réfervée pour la fubfiftance des Magiftrats & des foldats :

on ſait que dans le cas de diſette, ces magaſins ſont ouverts à un peuple qui eſt dans le beſoin d'une denrée qu'on a tirée de lui dans ſon abondance.

Enfin, toute la nation ſait que l'autre partie de cette dixme eſt vendue dans des marchés publics, & que le produit en eſt porté fidélement dans les tréſors de l'Empire, dont la garde eſt confiée au tribunal reſpectable du *Ho-pou*, pour n'en ſortir que dans les beſoins communs de la famille.

Comparaiſon de l'Agriculture de l'Afrique & de l'Aſie à celle de la Chine.

Rappellez-vous à préſent, Meſſieurs, ce que j'ai dit des loix, des mœurs, des uſages des différentes nations de l'Afrique & de l'Aſie, dont j'ai examiné l'état de l'Agriculture. Comparez nation à nation, jugez ſi le malheureux Malabare, ſans propriéte-

té, soumis au gouvernement tyrannique des Mogols; si un peuple d'esclaves, la tête toujours courbée sous le sceptre de fer du despote de Siam; si la nation Malaise, toujours agitée & asservie par des loix féodales, peuvent même, en possédant les meilleures terres qu'il y ait au monde, jouir d'une Agriculture aussi florissante que le peuple Chinois, gouverné comme une famille, & soumis aux seules loix de la raison.

Je le répéterai donc avec confiance; dans tous les Pays du monde, l'état de l'Agriculture dépend uniquement des loix qui y sont établies, & des mœurs, même des préjugés que les loix donnent.

Que les hommes se sont donnés de peine pour se rendre malheureux d'un bout de la terre à l'autre! Créés pour vivre en famille, pour cultiver la terre, pour jouir par leur travail des dons infinis du Créateur, ils n'avoient

voient qu'à prêter l'oreille à la voix de la nature ; elle leur indiquoit le bonheur ici-bas ; ils se sont fatigués l'esprit pour imaginer des institutions barbares, des législations alambiquées, qui n'étant pas conformes à la loi que chaque homme porte dans son cœur, n'étant pas faites pour des hommes, n'ont pu s'établir que par la forcce, en inondant la terre de sang. Ces loix une fois établies, ont continué de désoler la terre en opprimant l'Agriculture, & en arrêtant la population.

Etat de l'Agriculture en Europe.

Quel spectacle pour un voyageur attentif, que l'état de la culture chez les différents peuples qui partagent la terre ! En Europe, il la voit florissante aujourd'hui chez une nation, qui, pendant plusieurs siecles antérieurs, étoit réduite à aller mendier sa nourriture chez des voisins, qui jouissoient

d'une plus grande étendue de terre & d'un climat plus heureux qu'elle. Pendant ces fiecles de barbarie, la perte de fa liberté & de fon droit de propriété avoit entraîné celle de fa culture ; elle n'a recouvré ces deux droits naturels, & relevé les fondements renverfés de fon Agriculture, que par des atrocités & des malheurs, en faifant couler des ruiffeaux de fang.

En Afrique

L'Afrique, en général, dont les contrées les plus connues anciennement étoient regardées comme les greniers de l'univers, ne préfente plus depuis la perte de la liberté, que des terres en friche, ou mal cultivées par des efclaves.

En Amérique

Le Midi de l'Amérique couvert de marécâges, de ronces & de forêts,

voit ses terres immenses endurcies par la sueur même de ses cultivateurs dans les fers. Le Nord de cette partie du monde est habitée par des petits peuples sauvages, misérables & sans Agriculture, mais hommes jouissants de la liberté, & par-là moins malheureux peut-être que la foule des nations prétendues policées, qui, plus éloignées qu'eux des loix de la nature par la privation des droits qu'elle donne, font des efforts impuissants pour se procurer le bonheur qui est l'effet d'une bonne Agriculture.

En Asie.

Le vaste continent de l'Asie offre ici une région immense toute en friche, habitée par un peuple de brigands, plus occupés de vol que de culture. Là, un grand Empire autrefois si florissant & si bien cultivé, aujourd'hui désolé par les guerres civiles,

habité par un reſte de population qui meurt de faim, faute de culture, & qui rèpand ſon ſang, non pour recouvrer ſa liberté, mais pour changer de Tyran. Preſque toute cette belle & riche partie du monde qui fut le berceau du genre humain, voit ſes terres dans l'eſclavage, & ſes cultivateurs enchaînés, ou ſous le deſpotiſme aveugle des Souverains qui la partagent, ou ſous le joug deſtructeur des loix féodales.

Enfin, l'extrêmité Orientale du continent de l'Aſie, habitée par la nation Chinoiſe, donne une idée raviſſante de ce que feroit toute la terre, ſi les loix de cet Empire étoient également celles de tous les peuples. Cette grande nation agricole réunit à l'ombre de ſon agriculture, fondée ſur une liberté raiſonnable, tous les avantages différents des peuples policés & de ceux qui ſont ſauvages. La bénédiction donnée à l'homme dans le mo-

ment de la création, semble n'avoir eu son plein effet qu'en faveur de ce peuple multiplié comme les grains de sable sur les bords de la mer.

Princes qui jugez les nations ! qui êtes les arbitres de leur sort, venez à ce spectacle, il est digne de vous. Voulez-vous faire naître l'abondance dans vos Etats, favoriser la multiplication de vos peuples, & les rendre heureux ? Voyez cette multitude innombrable qui couvre les terres de la Chine, qui n'en laisse pas un pouce sans culture ; c'est la liberté & son droit de propriété qui ont fondé une Agriculture si florissante, au moyen de laquelle ce peuple heureux s'est multiplié comme le grain dans ses campagnes.

Aspirez-vous à la gloire d'être les plus puissants, les plus riches, les plus heureux Souverains de la terre ? Venez à Pékin, voyez le plus puissant des mortels assis sur le trône à côté de

la raiſon ; il ne commande pas, il inſtruit ; ſes paroles ne ſont pas des arrêts, ce ſont des maximes de juſtice & de ſageſſe ; ſon peuple lui obéit parce que l'équité lui inſpire ſeule les volontés qu'il annonce. Il eſt le plus puiſſant des hommes, parce qu'il regne ſur les cœurs de la plus nombreuſe ſociété d'hommes qu'il y ait au monde, & qui eſt ſa famille.

Il eſt le plus riche de tous les Souverains, parce qu'une étendue de 600 lieues de terre, du Nord au Sud, & autant de l'Eſt à l'Oueſt, cultivée juſqu'au ſommet des montagnes, lui payent la dixme des moiſſons abondantes qu'elles produiſent ſans ceſſe, & parce qu'il eſt économe du bien de ſes enfants.

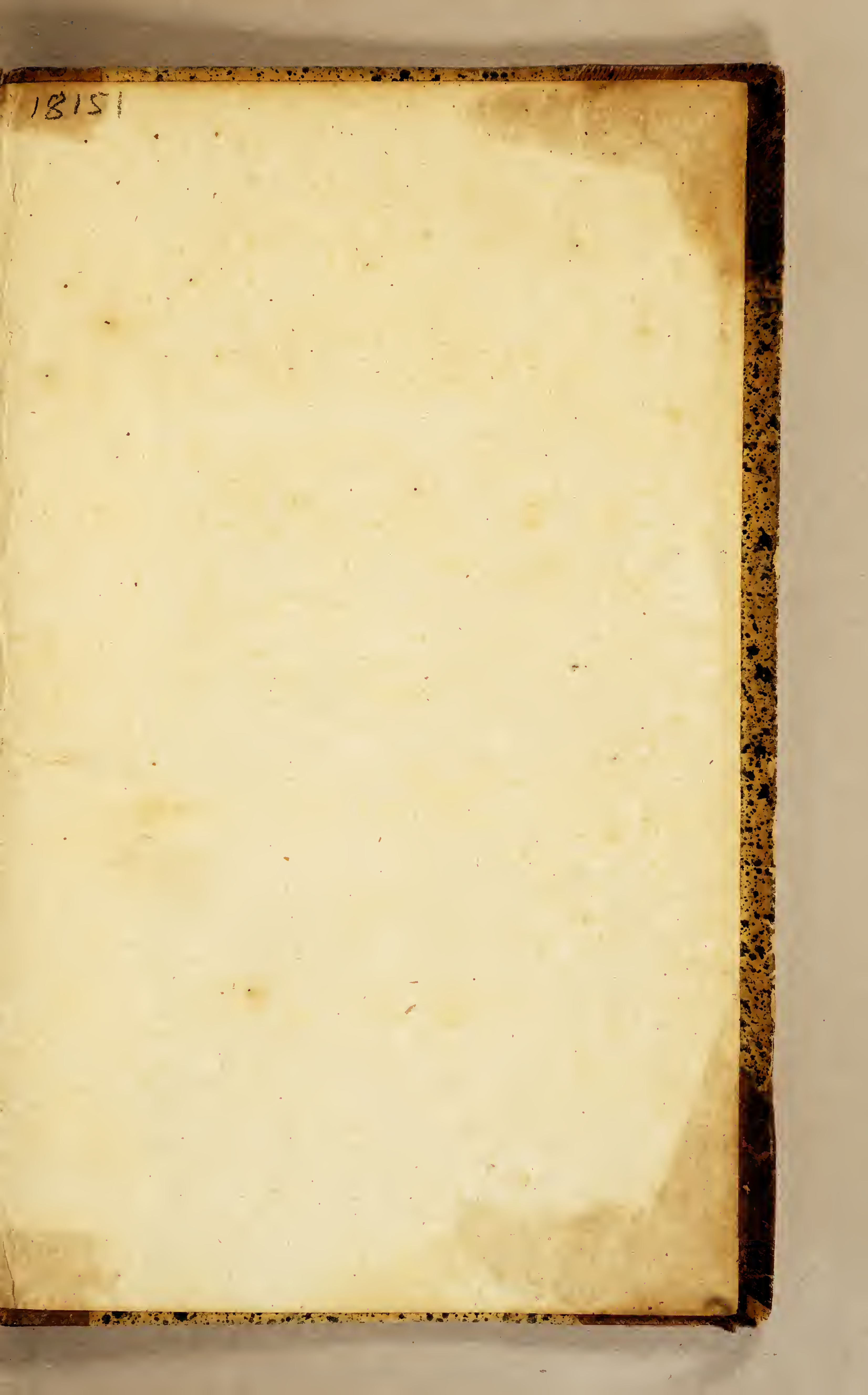
Enfin, il eſt le plus heureux des Monarques, puiſqu'il goûte tous les jours le plaiſir ineffable de rendre heureux la plus grande multitude d'hommes qui ſoit raſſemblée ſur la terre ; il jouit ſeul du bonheur que

partagent ses enfants innombrables qui lui sont tous également chers, & qui vivent comme freres chacun en liberté & dans l'abondance sous sa protection. Il est appellé le fils du *Tien*, il est la vraie, la plus parfaite image du Ciel dont il imite la bienfaisance. Enfin, son peuple reconnoissant l'adore comme un Dieu, parce qu'il se conduit comme un homme.

F I N.

TITRES DES ARTICLES.

Fin des Articles.


1815

